This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

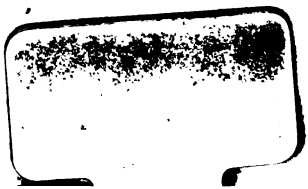
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~MS. 2 cc. 5~~

Vol Fr. III. A. 239



MARIE,

OU

LES HOLLANDOISES.

Deuxième édition, revue et augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, n° 23.

1814.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
2 MAR 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

MARIE,

OU

LES HOLLANDOISES.

LETTRE

DE JULES A SA SŒUR.

Ma sœur, vous vous rappelez Chambéry, Saint-Jean de Maurienne, et Sophie. Vous vous rappelez aussi que, pour la délivrer d'un insolent, il fallut que j'en vinsse à l'extrémité de donner à ce jeune homme un coup de sabre qui le blessa légèrement. Ce n'étoit pas une affaire terminée. Je devois partir ; Adolphe étoit absent ; il fallut attendre une autre occasion : elle ne se trouva pas de longtemps. Cet officier et moi nous ne nous rencontrâmes, durant nos courses, que

dernièrement. Il y a aujourd'hui un mois, nous partîmes de Saint-Jean de Maurienne pour Bourgoing, où nous allions en commission. Arrivés à Chambéry, où nous changions de chevaux, le souvenir de Sophie nous frappa. Nous descendîmes, et prenant le maître de poste à part, nous le questionnâmes. Il nous apprit qu'à l'exception de la fille, tout le reste de cette bonne et respectable famille étoit sauvé. Ils s'éparpillèrent lors du siége; ils eurent le bonheur de s'échaper, de rentrer en ville quelque temps après, et de ramener leur père, guéri de ses blessures, chez les François, mais pleurant Sophie que tous croyoient morte. Une chose assez singulière, c'est qu'ils ne savoient point encore que nous avions sauvé leur fille. Comme vous pouvez bien l'imaginer, nous ne pouvions en comprendre la raison. Nous lui racontâmes ce que nous avions fait pour Sophie; le maître de

poste ignoroit tout. Alors, à force de questions, nous découvrîmes que la vieille grand'maman, chez laquelle je l'avois menée, étoit ennemie de sa fille et de son gendre; qu'elle ne les voyoit plus depuis un grand nombre d'années; qu'elle n'aimoit de sa famille que Sophie. Autrefois elle avoit demandé cette aimable fille pour rester avec elle et en faire son unique héritière; ce qu'on n'avoit pu lui accorder. Nous pensâmes que, peut-être, elle avoit caché à la famille de Sophie son existence..... Nous n'en écoutâmes pas davantage; d'un saut nous fûmes dans cette maison de triste mémoire: quel bonheur pour nous d'y faire succéder la joie après tout ce que nous lui coûtions! Imaginez, ma sœur, que notre supposition fut jugée si raisonnable, que toute cette maison n'en douta plus et fut dans la plus vive allégresse. Ne voulant pas laisser mon ouvrage imparfait, je partis avec son frère,

en chaise. Il fut arrêté qu'Adolphe m'attendroit à Chambéry. Nous arrivâmes; nous trouvâmes la vieille grand'maman. On nous refusa d'abord Sophie; cependant son frère l'obtint enfin. Elle étoit embellie et éblouissante; si Adolphe eût été à ma place, je ne sais si Adélaïde n'eût pas été oubliée entièrement; mais, Marie, impossible! quelle beauté peut se flatter de la valoir? De retour à Chambéry, vous pensez bien que je n'eus, ainsi qu'Adolphe, d'autre logis que la maison de Sophie. Il y avoit à dîner un nouveau convive, jeune officier qui paroissoit amuser, et quelquefois importuner la dame du logis auprès de laquelle il étoit assis. Il parloit haut; et dans cet instant ayant interrogé Sophie qui étoit près de moi, et que je vis triste et prête à pleurer, elle me dit à l'oreille: Ne le reconnoissez-vous pas? Effectivement, c'étoit ce jeune étourdi que j'avois blessé pour elle. Il me salua.—Vous êtes bien bon de

me reconnoître. — Restez-vous ici? lui dis-je. J'aurai l'honneur de vous faire ma visite; et il rougit de colère. Adolphe le reconnut en l'entendant nommer Ernest; il lui lança des regards furieux, et s'esquiva avec lui sans que je m'en aperçusse. — Monsieur, lui dit-il, ou je me trompe fort, ou vous êtes celui que mon ami a offensé pour défendre Sophie? — Oui, et je lui en demanderai raison tout à l'heure. — Mais, ne voulez-vous pas m'accepter pour mon ami? — Volontiers. Il allèrent alors trouver le gouverneur de la ville, grand ami d'Ernest, qui leur donna de bons pistolets, et suivit comme témoin. « Monsieur, dit le gouverneur à Adolphe, vous avez affaire à un homme terrible, il en a *expédié* plus de vingt; vous êtes mal tombé. Adolphe étoit hors de lui. Il avoit aperçu un portrait sous le gilet d'Ernest, dont quelques boutons s'étoient défaits pendant le dîner; il avoit

cru reconnoître Corine, et il pensoit à punir un ancien rival, en même temps qu'à me venger. Après le dîner, je demande Adolphe; j'apprends qu'il est sorti avec Ernest : je m'informe, je cours, et je trouve, en arrivant hors des remparts, ce dernier tranquille avec son témoin, et mon ami étendu sur le sol et noyé dans son sang, sans qu'on daignât le secourir. Tirer mon épée, attaquer le meurtrier, et le percer d'un furieux coup de pointe, fut l'ouvrage d'un instant. Je courus ensuite à l'autre blessé, et je pansai sa plaie. Le gouverneur cherchoit en vain à arrêter le sang de son ami; il sortoit à gros bouillons. J'ai toujours détesté les duels ; mais comment l'éviter ici ? On a raison de dire qu'il ne faut jurer de rien. C'étoit un malheur affreux ! Ernest me tendit la main dans laquelle étoit le portrait qu'Adolphe avoit cru reconnoître ; c'étoit celui de Corine. Il prononçoit, avec

des efforts déchirans, des mots inintelligibles. Nous le conduisîmes chez lui, et nous apprîmes qu'il s'en tireroit, quoiqu'avec beaucoup de peine. Hélas! j'exprimerois mal mes angoisses durant sa maladie. Ce n'est qu'en apprenant qu'il se rétablissoit, que je suis revenu à la vie. La blessure d'Adolphe étoit grave; il fut long-temps en danger: aujourd'hui encore il souffre, et sera obligé d'avoir long-temps le bras en écharpe. Il voulut se lever quinze jours après, et nous passâmes ensemble les jours et les soirées au chevet de l'autre blessé, reconnoissant et livré au plus profond repentir.

Mais je vous dois le récit de mon voyage avec Sophie, de Saint-Jean de Maurienne à Chambéry. Soyez contente, Hermacinthe; si votre frère aime Marie, il est insensible comme vous pour tout le reste. Il vient d'être soumis à une terrible épreuve. Je désire vive-

ment que ce soit pour la première et dernière fois ! Écoutez, et jugez-en. Lorsque Sophie me vit, elle me reconnut ; sa joie fut extrême, et un mouvement involontaire la jeta dans mes bras et lui fit verser un torrent de larmes. Son frère et moi, nous eûmes beaucoup de peine à l'obtenir de sa grand'maman. Il fallut employer la ruse avec celle-ci ; et tandis qu'on l'occupoit à part, je partis avec Sophie : son frère l'exigea, et m'assura que la confiance de sa famille en moi étoit entière. Nous partîmes dans une chaise de poste, découverte et fort petite, où nous étions fort cahotés ; j'étois obligé de retenir Sophie à sa place sur cette sédiole étroite. Il étoit tard, la journée étoit très-chaude ; mon grand chapeau et mon panache servoient à garantir les traits délicats de Sophie, qui me paroissoit fort émue et fatiguée des derniers rayons du soleil. Elle reposoit souvent sa tête sur mon

épaule ; souvent elle écartoit son schall, forcée, par la vive chaleur, d'essuyer son cou virginal. On nous menoit fort vite. A l'avant-dernier relais, j'avois fait serrer les écroux par précaution ; c'étoit à la nuit : mais on m'avoit très-mal obéi, puisque une heure après nous éprouvâmes tout à coup une secousse terrible. Les roues s'étoient échappées ; nous nous trouvâmes à terre traînés d'une manière fort désagréable. On arrêta enfin ; on chercha les deux roues. On trouva l'une ; mais l'autre avoit probablement roulé dans la rivière ou dans le précipice. Que faire ? Attendre et envoyer le postillon chercher une autre chaise, nous parut le seul parti convenable. Nous étions à moitié chemin de chaque station ; point de village voisin, une triste et aride plaine autour de nous ; la nuit arrivoit ; nous restions seuls. Bon Dieu ! dit Sophie, ne me quittez pas ; marchons et soutenez-moi,

j'aurai la force d'atteindre le relais. Nous continuâmes notre route à pied. Sophie est d'une beauté parfaite, grande, svelte, blonde; ses cheveux, qu'elle releva alors sous un peigne très-simple, étoient de la plus grande beauté. Je faisois mes efforts pour rester grave et tranquille; j'avoue, cependant, que de temps en temps mon cœur battoit avec force. Élevé avec une réserve extrême, je n'avois, jusque là, jamais été si près d'une femme, et je sentois le doux poids de la belle Sophie sur mon bras et sur mon épaule! Son émotion, le parfum de ses cheveux, la fraîcheur de sa respiration, et des soupirs profonds qu'elle laissoit échapper, lorsque, de temps à autre, elle tournoit autour d'elle ses regards inquiets, m'agitoient malgré moi. J'étois oppressé par une foule de sensations nouvelles qu'augmentoit, j'en dois convenir, le désordre de ma compagne. Son cou d'albâtre étoit à demi découvert;

je m'étonnois qu'on pût être aussi belle. Marie, me disois-je, est sans doute ainsi; mais ce nom seul, son image, retenoient mes vives émotions. N'est-ce pas un assez grand triomphe pour un nom, que de calmer l'orage des sens par sa seule magie, malgré le voisinage, le toucher, et toutes les séductions de la beauté, de l'innocence, et d'une grâce parfaite? Nous voyageâmes ainsi la plus grande partie de la nuit. Sophie parvint au comble de la fatigue; nous ne nous étions reposés qu'à trois haltes fort courtes. Nous vîmes une maison; je voulus m'en approcher pour y demander l'hospitalité, mais elle étoit inhabitée et fermée; nous continuâmes notre marche avec peine. Nous n'étions plus qu'à une lieue d'un village qu'on distinguoit foiblement au bord de l'horizon, et dont auquel conduisoit une montagne très-élevée; alors la fatigue de Sophie fut si grande, que nous dûmes nous ar-

rêter. Non loin de la place où Sophie tomba de fatigue à mes pieds, étoit une espèce de cahutte ou large guérite en terre, dont les bergers se servent comme d'abri en gardant leur bétail, et, auprès, un petit ruisseau. J'y transportai Sophie, lui fis un lit de fougère, et m'occupai à allumer du feu à l'aide de la mousse sèche, des bruyères et des pierres à fusil dont le sol est parsemé. Bientôt ma jeune compagne prit possession de son triste lit; mais je m'aperçus qu'elle souffroit davantage. *J'étouffe*, disoit-elle en serrant sa main sur sa poitrine. Je ne savois et n'osois la secourir; enfin, voyant qu'elle s'évanouissoit et conservoit sa main sur son cœur, j'osai la délacer, j'osai répandre de l'eau fraîche sur les traits, le cou, le sein d'une vierge! O ma sœur! peignez-vous mon trouble; voyez-moi agenouillé dans le désert devant une femme charmante, et contemplant, avec mille nou-

veaux sentimens, des charmes inconnus qu'éclairoient de temps en temps, malgré un ciel orageux, les pâles rayons de la lune et ceux du feu de la bruyère! Il faut bien que l'origine ou la destinée d'une femme soit plus parfaite que celle des hommes, puisque l'on éprouve un si grand trouble quand on s'approche d'elle! Elle reprit ses sens. « Hélas! dit-elle, seule avec vous, et la nuit! Demain vous me sauverez une troisième fois, n'est-ce pas? Je suis encore une fois sous votre garde: ah! je vous prie, protégez-moi. » — Je veille sur vous, répondis-je; reposez-vous sur mon zèle. Le ciel devint sombre; notre feu tomba, et Sophie fatiguée céda bientôt au sommeil. Elle avoit pour toute couverture une robe aussi légère que la gaze, et mon manteau que j'étendis sur elle aussitôt qu'elle fut endormie. Ce n'étoit point la fin de mes épreuves. L'orage vint à gronder: je continuois de rester hors de la cahutte; mais les

éclairs se succédèrent avec rapidité. Le bruit du tonnerre, les cris lugubres des animaux nocturnes, effrayèrent Sophie. Je revins près d'elle; la bizarrerie de sa position, la frayeur, la fatigue, une agitation extrême, lui donnoient une sorte de délire : « O ma mère! ma mère! disoit-elle, ne me quittez pas! » Puis elle serroit fortement mon bras, et je fus forcé de m'asseoir à ses côtés. Elle penchoit sa tête sur mon épaule, qui lui servoit d'oreiller, tandis que ma main, posée malgré moi sur le cœur de Sophie, sentoit battre avec force le plus beau sein du monde.....

A cette situation en succéda une autre plus pénible; heureusement ce fut la dernière. Elle se rendormit et tomba entièrement sur moi; ses membres délicats étoient dans l'abandon le plus innocent, mais le plus complet. Posée sur mes genoux, un de mes bras la soutenoit, et lui servoit en même temps

de coussin, à l'aide de sa longue et épaisse chevelure en désordre; son sein couvert, mais non fermé, s'ouvroit de temps en temps; ses jambes étoient un peu découvertes, et la main que j'avois de libre me servoit à empêcher l'accroissement du désordre.

Fatigué de cette agitation continuelle, je m'assoupis enfin.... Sans dormir entièrement, je conservois un léger sentiment du lieu où j'étois, en même temps que je pensois à Marie, à Sophie même, il le faut avouer; et ce mélange de sensations pures et profanes me plongea dans une sorte d'extase délicieuse qui dura toute la nuit, parce que je m'efforçois d'y rentrer quand le moindre bruit ou le moindre mouvement de ma compagne menaçoient de m'en faire sortir. Je m'éveillai avec la première aube du jour : mon agitation étoit extrême; cependant je n'osai pas me défaire de mon doux fardeau. O

ma sœur ! que de peine j'eus à surmonter ! quel feu inconnu m'embrasoit ! Il sembloit qu'une attraction puissante me portoit vers Sophie. Je l'ai pressée contre mon sein à plusieurs reprises sans le vouloir; une force irrésistible m'entraînoit. Une fois, mes yeux s'étant arrêtés trop long-temps sur sa figure angélique, ils se troublèrent, et ma bouche pressa son front virginal. Je sentis dans ce mouvement le portrait de ma cousine sous mon gilet. Rappelé à moi par ce talisman infaillible, je le serrai sur mon cœur; j'implorai le secours de ma bien-aimée ; et son image, où le doux sourire de la beauté est uni à celui d'une vertu parfaite, m'exauça. A l'instant même le calme le plus complet rentra dans mon sein; je croyois n'avoir plus sur moi que ma fille endormie. Joyeux de me trouver hors de ma situation précédente, le tendre souvenir de Marie, le vôtre, ma sœur, firent

couler mes pleurs. Entièrement occupé à considérer les traits de ces deux autres moi-même, je m'oubliai; une larme échappée de mes yeux tomba sur le bras de Sophie; elle s'éveilla, et ses paupières étoient ouvertes depuis quelques instans, quand je l'aperçus considérant d'un air égaré mon attitude, mon émotion, la chétive cabane et le soleil qui, se levant pur et serein, éclairoit la plus belle et la plus pure des vierges, après Marie!

Tout à coup, concevant sa position, elle me quitte avec effroi, comme frappée d'une étincelle électrique. *Où suis-je? Qui êtes-vous?* me dit-elle: puis elle se mit à genoux; et je l'entendis prier à haute voix, dans sa langue, avec une ferveur et une onction touchante.

« Vous m'avez délivrée de tous les périls et de moi-même, me dit ensuite Sophie. J'ai reposé dans vos bras comme dans ceux d'un père; je vous dois trop

pour vous devenir étrangère. Trois fois vous m'avez sauvée; unissons nos destinées; que ce soit un frère encore, mais bientôt un époux qui me ramène à mes parens!—Angélique Sophie, répondis-je, mon cœur est digne du vôtre; mais voici le portrait de ma sœur; cet autre... c'est celui de Marie!...*Marie!*...*vous êtes donc engagé!* prononça Sophie tristement et cherchant à me cacher ses larmes. *Ah! je suis folle!...partons! partons!* »

Un berger s'étoit chargé d'aller chercher une chaise et des chevaux à la poste, lorsque nous vîmes arriver la nôtre avec étonnement : c'est que nous avions pris sans nous en douter la vieille route au lieu de la meilleure. Pendant ce temps notre postillon avoit retrouvé la seconde route, et étoit arrivé au relais, où il nous attendoit. Nous fûmes bientôt à Chambéry. J'eus le bonheur de remettre Sophie entre les bras de ses

parens, ivres de joie, de bonheur et de reconnoissance. Il semble que le ciel me réservoit cette douce consolation, pour me récompenser de la pureté de mes intentions. O Hermacinthe ! vous savez tout, jugez-moi; que Marie n'ignore rien : elle seule peut me justifier et m'absoudre.

LETTRE

D'HERMACINTHE A JULES.

Vous rappelez-vous, mon ami, les sensations que nous éprouvions, lorsque, de retour à l'ermitage après une longue absence, nos parens parcouroient avec nous tous ces lieux, théâtres chéris des jeux de notre enfance, témoins irrécusables de la réalité de nos plus vieux souvenirs? Eh bien! c'est ce que Marie et moi resentons en votre absence; un mélange confus de doux souvenirs et de regrets : dès que les premiers paroissent, les seconds s'en emparent et les étouffent. Telles sont les sensations qu'excitent sans cesse en nous des lieux, quelque beaux qu'ils soient, quelque chers qu'ils nous aient été, dès que le cœur n'y est plus qu'à moitié.

La saison est superbe, le ciel pur, la verdure et les fleurs dans tout leur éclat. On diroit que la nature entière veut nous dédommager de notre séparation, en nous étalant tous ses charmes:

Ma come ch'ella le governi, o volga,
Prima vera per me pur non e mai (1).

PETR.

Quelque part que vous soyez, mon ami, nos pensées, nos cœurs, nos vœux vous accompagnent. A quelque heure que vos idées se dirigent sur vos amis, elles croisent les nôtres. Il y a quelques courriers que nous ne recevons pas de lettres de vous, mon frère; je ne suis pas inquiète, parce que Marie l'est trop. Hâtez-vous de nous rassurer; j'espère que nous serons hors de peine lorsque vous recevrez celle-ci.

(1) Mais de quelque manière qu'elle étale et varie son empire, il n'est jamais de printemps pour moi.

J'ai à vous raconter les foiblesses de votre cousine; elles vous prouveront, non la constance de ses sentimens, ce qui n'est point nécessaire, mais celle de son souvenir. Pour moi, je trouve que nous avons assez de chagrins de notre séparation, sans nous en forger d'imaginaires.

Hier nous reçûmes des nouvelles de l'ermitage, et le récit d'une fête que nos bons villageois ont donnée à la petite Marthe, que vous devez vous rappeler. Elle va se marier bientôt avec Catz, son prétendu. Il est arrivé à l'improviste de Batavia, où il a fait une assez grande fortune. Ce brave matelot partit amant et fidèle, et il est revenu de même. Il n'a point donné de ses nouvelles pendant son absence; on le croyoit mort, lorsqu'il est venu récompenser Marthe de sa constance et de sa vertu: c'est une de nos rosières, c'est tout dire. Je ne sais si cette nouvelle en a été la

cause, mais Marie ne me parut jamais aussi triste, aussi profondément mélancolique. Nous veillâmes plus qu'à notre ordinaire; aucun livre ne lui plut. Je dus, pour la contenter, permettre qu'elle m'ennuyât de l'insipide lecture de toutes les gazettes du monde, que lui fournit mademoiselle de Melrode. Minuit sonna; il fallut enfin nous séparer; elles se retirèrent par la galerie de tableaux. Un instant après, j'entendis un cri perçant; je courus sur leurs pas. Les bougies que mademoiselle de Melrode portoit étoient renversées; la fenêtre du milieu, donnant sur les boulevards, étoit ouverte; la lune répandoit une clarté presque semblable à celle du jour; l'ombre des beaux tilleuls et des peupliers qui avoisinent la grande route, se prolongeoit sur le chemin; Marie, échevelée et évanouie, gissoit sur le parquet à moitié éclairé par la lune. Lorsque je fus parvenue à la faire revenir, je me plaignis

tendrement de ce délire insensé; elle se jeta dans mes bras, et pleura amèrement. « Ma sœur, me dit-elle, j'ai vu sur la route une ombre; c'étoit un courrier sur un énorme cheval blanc; il me tendoit la main, et m'offroit une lettre noire, que ma frayeur ne m'a pas permis de prendre. » Elle jeta alors la vue sur la fenêtre, et laissant échapper un grand cri..... « Le voilà encore! dit-elle; il revient! la lettre est tombée! » et son évanouissement recommença. Je dois l'avouer, Jules, quoique je ne croie pas à un tel empire de l'imagination sur les illusions de la vue, j'ai cru remarquer que ces touffes d'arbres, dont l'ombre s'avançoit sur la route, offroient au premier instant l'illusion qui frappa Marie. Elle voulut qu'on cherchât la lettre; comme vous pensez, toutes les tentatives furent vaines. Cette scène a troublé la tranquille tristesse, la résignation à laquelle nous commencions à

nous accoutumer. Elle se retira enfin plus tranquille; mais deux heures après elle vint m'éveiller, courant comme une folle. « Ma sœur, me dit-elle, je ne puis rester seule. Oh! je crois qu'il y a quelque chose de bien malheureux pour moi : quatre heures viennent de sonner, et tout mon cœur a tressailli à ce foible bruit. J'ai rêvé que Jules étoit tué; non-seulement je l'ai rêvé, mais en me réveillant en sursaut, et les yeux ouverts, ma bouche a prononcé malgré moi ces tristes mots : Il est mort! Malgré moi j'ai dû obéir à un pouvoir irrésistible. Hermacinthe, voyez quelle sueur froide m'oppresse; elle n'est point naturelle. » Ses larmes coulèrent, les miennes les suivirent : nous ne trouvâmes d'autre moyen de nous distraire, que de relire toutes vos dernières lettres. Heureusement la plus récente nous annonce que vous entrez en cantonnemens, et que le premier acte de vos sanglantes tragé-

dies est fini. Quoique nous le sachions depuis plusieurs jours, je ne sais comment nous l'avons oublié; peut-être la fin de votre lettre en est cause. Elle nous annonce que malgré la trève vous ne pouvez vous absenter, et ce contre-temps est bien fait pour nous affliger. J'ai fait de nouvelles démarches auprès des bureaux de la guerre, mais inutilement : quoiqu'étranger, vous devez, disent-ils, suivre les lois militaires de ce pays, et il n'est aucun moyen d'obtenir votre démission en ce moment. Je m'abstiens de toute réflexion chagrine à ce sujet. Hélas, attendons!

Je cherche, mon ami, à me rendre compte de tout ce que vous éprouvez. Je suis un peu fâchée contre Sophie, je vous l'avoue. Marie peut-elle être comparée à une autre? Vos expressions sur l'aimable Italienne sont trop libres pour notre ermitage, et point faites pour Marie. Ces descriptions indécentes ne

me plaisent point; vous vous en doutez sûrement; cependant je vous sais gré de votre franchise. Puissiez-vous sortir toujours aussi heureusement de vos épreuves! Mais, encore une fois, Jules, prenez garde à vous! évitez toutes les tentations, toutes, absolument toutes!

LETTRE

D'ADOLPHE A HERMACINTHE.

POURQUOI faut-il que la première lettre que j'ose vous adresser soit si douloureuse? Attendez-vous à la plus funeste catastrophe; cependant Jules n'est pas mort. Je suis blessé, séparé de mon ami, et retenu à Chambéry. On a plusieurs balles à extraire de mes plaies; je souffre au moment où je vous écrit, mais la fièvre même qui est survenue ne m'empêchera pas de vous raconter tout ce qui doit tant vous chagriner et vous intéresser.

La trève fut rompue le 15 du mois, et dès la veille nous étions prêts à attaquer. Le 16 nous eûmes une affaire chaude. Séparé de Jules, le bruit de sa

mort vint jusqu'à moi, mais mes recherches furent heureuses. A la fin de la journée je le trouvai sain et sauf, quoique ayant beaucoup souffert des fatigues, des privations et de ses chagrins. Le succès de cette journée fut douteux; nous perdîmes réciproquement beaucoup de monde. Le second jour, Hermacinthe, la victoire sembla se décider tout-à-fait contre nous. Nous étions à la tête des colonnes, qui, frappées de je ne sais quel subit effroi, refusoient de marcher; en attendant, le feu de l'ennemi abattoit bon nombre des nôtres, presque tous officiers et même généraux réunis à la tête des troupes, pour donner l'exemple. Je fus aussi blessé et presque dans les bras de mon ami, qui dans toutes les occasions s'est montré d'un calme, d'un sang-froid inconcevable à son âge. Il voyoit périr ses voisins, et ne s'occupoit que de les secourir; mais quand après ma blessure

il se vit couvert de mon sang, et qu'il entendit mes plaintes amères, la rage s'empara de lui, et se mettant à la tête des plus avancés, il leur fit une courte harangue et marcha avec eux sur l'ennemi. L'enthousiasme se réveilla, et nous eûmes la victoire. Pendant qu'il marchoit en avant, on me conduisoit à l'ambulance. Le soir je demandai des nouvelles de Jules; personne ne sut m'en donner. J'entendis faire son éloge, mais l'on m'assura qu'il étoit prisonnier ou blessé; on le cherchoit encore sur le champ de bataille. Je ne pus résister à mon impatience, et me rappelant la sainte indignation de l'amitié qui parut sur la figure de Jules, lorsqu'il me vit blessé, je sentis naître en moi la même émotion. Foible, mais pouvant encore me traîner, je sortis de l'ambulance, du milieu de gens qui se mouroient ou étoient déjà morts, et je me traînai sur le champ de bataille. Là, j'ai passé plu-

sieurs heures à chercher mon ami. Quel moment, Hermacinthe ! mille voix s'adressoient à moi, avec une expression déchirante, en implorant du secours. L'un expiroit en le demandant, l'autre en repoussant les mains suppliantes de la souffrance, par les convulsions de la mort ! on ne distinguoit plus nos blessés de ceux des ennemis. Je me croyois dans ces plaines infernales, où les coupables gémissent pour toujours, et n'ont plus de recours, pour qui il n'est plus de Providence ! Malgré ma légèreté je ne sais quelle voix secrète se soulevoit alors en moi contre la guerre. Quoi ! nous ne vivons qu'un instant ! les maladies, les peines du cœur, les besoins, le sommeil, abrègent ou tourmentent notre carrière et nous nous acharnons encore à nous entre-détruire ! Bon Dieu ! est-ce pour l'intérêt des grandes affaires de ce monde ? ne savons-nous pas que tout ici bas meurt et disparoît pour celui qui

expire? savons-nous d'où nous venons, pour vouloir changer ce qui existe? savons-nous où nous allons, pour vouloir régler l'avenir? Tout en faisant ces réflexions, je tâchois de secourir le plus possible de blessés. Je leur portois de l'eau, je bandois leurs plaies, et les exhortois à prendre courage et que dès le jour on viendroit les secourir. Après d'inutiles et longues recherches, je m'en retournois enfin tristement, affoibli par mes efforts inutiles et la douleur, lorsque je crus entendre la voix de mon *Azor*, ce bon barbet, ce vieil ami du célèbre *Fidèle*. J'ai l'habitude de le laisser avec mes chevaux les jours d'affaires. Cependant je l'entendis en ce moment pousser des hurlemens affreux et prolongés, entre lesquels il laissoit des intervalles, comme pour attendre l'effet de ses appels. Je me dirigeai de son côté, en traversant un grand nombre de cadavres. J'arrive, et je trouve *Azor*

auprès d'un blessé, dont il cherchoit à relever la tête avec son museau, en jetant un cri plaintif et profond, chaque fois qu'il voyoit sa tentative inutile. Le ciel étoit moutonné; la lune traversoit ou sembloit traverser les nuages avec rapidité; le vent, les animaux nocturnes joignoient leurs cris à ceux qui s'élevoient du champ de bataille, ou plutôt de désolation, et à ceux *d'Azor*. Vers l'horizon, la rivière faisoit entendre le bruit monotone de ses eaux; et du pont de bateaux qu'on y avoit jeté, s'échappoient de temps en temps les cris perçans des blessés qu'on opéroit : l'ambulance étoit près de là. Du côté opposé les feux des bivouacs des deux armées pétilloient, et sembloient se prolonger au loin, pour empêcher les cris de la douleur de pénétrer hors du champ de bataille, des marais et des arbres qui le couvroient. Azor vint à moi, sans gaîté; et se replaçant ensuite à son premier poste, il

recommença ses aboiemens lugubres. C'étoit mon ami... c'étoit Jules... Courage, Hermacinthe ! Sa blessure n'étoit pas très-dangereuse, mais il avoit perdu beaucoup de sang, et étoit d'une foiblesse extrême : il auroit infailliblement péri, s'il étoit resté plusieurs heures encore sans secours. Je le pansai assez pour arrêter le sang; je lui fis prendre un peu d'eau-de-vie, et l'aidant de toutes mes forces, il put se lever et marcher en se servant de mon bras, d'une forte canne, et *d'Azor*, qui, cessant pour lors ses cris lamentables, prit de lui-même le chemin du pont, au-devant de nous, en choisissant le plus facile. Nous avancions, lorsque des cris affreux s'élèvent non loin de nous, et une vive fusillade s'engage. Nos gens, surpris, sont repoussés; en un instant nous sommes entourés et séparés. J'eus la force de combattre quelques instans, et de défendre mon ami; mais renversé et blessé de

nouveau, je m'évanouis. Je repris mes sens long-temps après à l'ambulance, lorsque le général en chef, venant visiter les blessés, s'y trouvoit. Il reçut un courrier de Paris : des lettres en grand nombre sont distribuées aux officiers qui entouroient le général, et aux blessés. Il n'y en avoit pas pour moi. En ouvrant le dernier paquet, le général dit, en tenant une lettre, et dirigeant le bras vers la place où j'étois. « C'est pour vous, Jules : une écriture charmante ! c'est sans doute de votre aimable fiancée ; cela ne fera pas de mal à vos blessures. » Eh mon Dieu ! où est-il donc ? dis-je tout haut ; il n'est pas ici. Alors on raconta au général, que, trop foible pour se défendre, après ma chute il étoit tombé, et qu'on n'avoit pu le retrouver, quelque recherches que l'on ait faites.

Vous savez tout, Madame. Dès que mes blessures me le permettront, je

volerai sur les traces de mon ami, et saurai vous en donner des nouvelles.

P. S. J'ouvre ma lettre..... Il n'est point mort, mais il est prisonnier : voici le billet que je viens de recevoir par le retour d'un de nos parlementaires.

LETTRE

DE JULES A ADOLPHE.

Je suis prisonnier, je ne sais où l'on me conduit. Loin de toi, d'elle, d'Hermacinthe ! je n'y saurois résister longtemps. Fais-moi échanger. O Marie ! Marie ! quelque traverses, quelque maux qu'il me faille subir, souvenez-vous toujours que je ne changerai jamais !

LETTRE

D'HERMACINTHE A ADÉLAÏDE.

Nous ne serions plus, nous aurions succombé à nos maux, si l'on ne nous flattoit d'un espoir auquel ma raison se refuse. Toutes les démarches d'Adolphe ont été inutiles. On m'assure qu'il n'est que prisonnier, qu'il vit encore : mais on n'a pu découvrir ni la route qu'ils lui ont fait prendre, ni la manière dont il voyage. Adolphe continue ses recherches et nous engage à espérer; mais, Adélaïde, je vois l'avenir fortement se rembrunir pour nous. Que va-t-il devenir, seul, blessé, souffrant, triste et naturellement mélancolique? Je vais partir, je veux absolument le retrouver. La fièvre et des maux de nerfs, qui m'é-

toient inconnus jusqu'ici, m'affligent; mais en est-il, en peut-il être de plus forts que les peines de mon âme? Je veux partir, Marie aussi; j'ai tout préparé. J'attends mes passe-ports avec une impatience difficile à exprimer. O Adélaïde! priez pour que j'aye la force de supporter ma situation et d'exécuter mon projet! Marie est malade; je ne suis pas bien; je suis obligée de la consoler, et de chercher à prendre des forces. C'est le duc d'Ast qui m'a apporté la lettre. Il nous annonce que vous venez à Paris: votre famille veut absolument vous unir à Adolphe. Je conçois que la juste crainte qu'ont dû avoir ses parens de le perdre, leur fasse hâter le moment de votre bonheur. Soyez heureuse, bonne Adélaïde; vous le méritez à tous égards. Ne craignez pas que notre triste situation nous rende étrangères à la vôtre. Rien ne peut me consoler; mais la certitude que quelqu'un est heureux,

quelqu'un de bon, d'estimable comme vous ne pourra qu'alléger ma douleur. Je vous ai rapporté le mot de Marie, lorsqu'après le triste départ de Jules elle apprit que Marthe étoit heureuse par le retour de Catz. « Au moins, me dit-elle, le sort est juste quelque part! » Je le répéterai avec plaisir; et, sans diminuer mes regrets, cette assurance ne me sera point désagréable. N'avez-vous pas remarqué cet étonnant rapport entre les pressentimens de Marie et la blessure de Jules? C'est à quatre heures du matin que son ami l'a trouvé sur le champ de bataille parmi les morts et les mourans; c'est à la même heure, au même jour que Marie eut le pressentiment de sa mort, et qu'elle m'apparut à l'improviste, ainsi que je vous l'ai rapporté. Quel est donc le mystère étonnant de ces rapports? Est-il en nous un sixième sens? En est-il un réellement pour les amans? je ne puis le comprendre. Mais

quelle présomption en moi ! Comprenons-nous quelque chose de ce qui nous touche ? Nous vivons au milieu de miracles continuels. La faculté que nous avons d'en être frappés, et même de ne pouvoir les comprendre, en est un. Cependant notre curiosité et notre vanité nous font rechercher ce qui doit nous être éternellement caché. Adélaïde, soyez heureuse ! — J'ouvre ma lettre. Adolphe m'a fait dire d'espérer et d'attendre le retour d'un courrier, qu'il a aussi expédié, avant de me mettre en voyage ; c'est ce que je vais faire. Puissé-je être tirée bientôt de cette cruelle et insupportable incertitude ! Songez qu'il étoit mourant quelques heures auparavant, que c'en étoit fait de lui sans son ami. Où est-il à présent, seul, entièrement seul ? Ah Dieu !.....

LETTRE

D'HERMACINTHE AU PRÉLAT D'ARNHEM.

Il vit encore, ô mon père ! on nous l'assure, du moins; nous aussi. Mais quelle horrible incertitude ! Votre voix, celle du devoir et de l'espérance me soutiennent. Vous voulez que je vous instruise de tout ce qui nous concerne ; je le ferai. Mais combien j'ai lieu de craindre que votre amitié pour nous ne vous coûte de tristes momens !

Marie est encore dans la crise d'une forte maladie, j'en suis aise. Son excellente constitution résistera aux assauts qu'elle éprouve, et, durant ce temps, elle oubliera son malheur. Quand elle sera entièrement revenue à elle, je serai en état de reprendre mes fonctions de

garde malade. Que d'obligations n'avons-nous pas à mademoiselle de Melrode ! Cette bonne amie pleure sur nos maux comme s'ils étoient les siens, et ses larmes excitent celles de Marie et la soulagent. Celle-ci n'est sensible qu'à une consolation, et c'est d'être avec moi. Nous parlons des pays où Jules peut être. Les heures se traînent, nos peines les suivent, et les journées s'écoulent pourtant. O mon père! que sont les joies de ce monde ? Nous ne regrettons plus notre pays, nous ne désirons plus de revoir nos beaux jardins ; il nous semble qu'ils n'auroient plus d'attraits à nos yeux. Les ouvrages que nous relisions, *Racine, Télémaque, Homère*, n'ont plus de charme pour nous. Oserai-je le dire ! cet intérêt pour les malheureux est diminué ; je croirois que plus le sort nous refuse le bonheur auquel la Providence nous appeloit autrefois, plus nos sentimens pour mon frère chéri

augmentent d'ardeur : ils semblent se roidir contre la fortune, et repousser toute autre affection pour se concentrer entièrement dans celle qui ne peut changer. Quelquefois je suis tentée de m'abandonner à notre foiblesse humaine, de donner à ma cousine l'exemple du découragement, et de trouver la fin de nos maux dans notre désespoir. Votre voix sévère, mais persuasive, arrête les mauvaises impulsions de mon cœur, et Marie même revient à la vie au son de ces doux mots : *il vit encore*. Mais où est-il ? Où se cache-t-il ?

Adolphe est arrivé à Paris fort blessé, mais hors de tout danger. Ses parens sont fort pressés de le marier à Adélaïde. On diroit qu'ils redoutent que la mort ne vienne encore le menacer avant cette époque. Adélaïde est à Paris avec sa famille, le mariage se fera incessamment.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Toutes les démarches d'Adolphe ont été inutiles; toujours la plus grande incertitude. Les membres du corps diplomatique se sont engagés à le faire rechercher. Attendons, ô mon père! encouragez-moi, j'en ai besoin! Si vous saviez ce que j'ai éprouvé en assistant au mariage d'Adélaïde! Marie ne s'y est point trouvée; et c'est par égard pour nous qu'il a eu lieu presque en secret. Corine, la célèbre Corine, que vous me conseillez d'éviter, s'est montrée sensible à nos peines. Elle m'a offert ses services, et je les ai acceptés, parce que, plus heureuse que nous, elle a obtenu la permission de voyager. Elle

part avec Ernest et un Polonois, son compatriote. Ils se sont engagés à ne rien négliger pour découvrir mon frère.

Je dois m'accuser d'une mauvaise pensée, mon père ! J'ai peur que la vertu et le bonheur ne soient séparés. Seroit-il possible que Corine fût heureuse? Elle brille et commande à la mode et à la jeunesse de Paris : considération, fortune, beauté, plaisirs, santé, rien ne lui manque. On l'aime généralement dans la société, quoiqu'elle soit aussi inconséquente dans ses discours que dans ses actions. Tantôt c'est le langage de l'honnêteté qu'elle tient ; tantôt celui de l'étourderie la plus déréglée : elle parle à chacun selon sa pensée. On dit qu'elle est bonne et obligeante ; mais qu'est-ce que la bonté dans une femme ? celle qui n'en auroit pas seroit un monstre. J'ai remarqué qu'on fait cet éloge des femmes dont on ne peut rien dire de louable. Rien ne ressemble plus, selon moi, à la

sottise que la bonté sans vertu. On lui accorde beaucoup d'esprit ; mais je voudrois qu'on jugeât celui d'une personne, principalement d'une femme, par sa conduite. Qu'est-ce que ce babil d'emprunt, qui ne prouve rien, qui ne s'arrête sur rien de solide?

Adélaïde est déjà épouse, et son bonheur n'est point douteux. J'admire comment la fortune a protégé ces deux jeunes gens. Qui avoit dit aux parens d'Adolphe, que la femme qui lui convenoit, faite pour lui, se trouvoit dans un coin ignoré de la Nord-Hollande? On peut prédire leur bonheur réciproque avec assurance. Adolphe et Adélaïde découvrent, disent-ils, à chaque instant de nouveaux rapports de caractère, de sentimens, de pensées ; et ces convenances ne sont point de celles que le temps, l'intimité et l'expérience détruisent, ils les cimentent, ils les multiplient, au contraire.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Nous avons souvent des nouvelles de tous les pays de l'Europe. Mais Jules est toujours muet ! Où est-il ? On me rassure ; moi-même j'encourage Marie ; et cependant je ne sais quel affreux doute

M'opprime, o Dio, e mi trafige il cuor (1)!

Ma facilité à m'occuper m'a sauvée du désespoir qui grossit dans mon sein. Quelle cruelle incertitude ! Je commence à craindre..... Mais non, espérons encore, puisque chacun m'y convie ; je le dois pour Marie. Elle paroît plus raisonnable..... Cependant je veille sur un

(1) M'oppresse, ô Dieu ! et me perce le cœur !

calme qui m'effraye. Elle est quelquefois d'une tranquillité parfaite, mais d'une indifférence absolue, comme si tout ce qui l'afflige alloit bientôt cesser pour elle. Hier je l'ai surprise au fond du jardin de notre habitation, contemplant les jeux de mille oiseaux. Elle avoit suspendu sa lecture; son livre étoit encore ouvert. C'étoit le roman de *Paul et Virginie;* elle s'étoit arrêtée à l'endroit où Virginie périt dans le naufrage!

Je compte prolonger ici notre séjour, si la politique ne nous en empêche; car les affaires paroissent s'embrouiller. La guerre va devenir générale; et tout le monde a le pressentiment de grands troubles.

Notre société se compose d'Adélaïde, d'Adolphe, de leurs parens, du comte et de la comtesse d'Eu, et de leur beau-frère, le duc d'Ast. Celui-ci est un homme fort distingué sous tous les rapports, à l'exception des mœurs. Marie a fait une

grande impression sur lui ; mais je suis bien tranquille : Jules même ne parviendroit pas à changer le cœur de ma pupille.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Dans quel labyrinthe nous sommes-nous jetées? Quelle fièvre pestilentielle s'est répandue dans l'atmosphère, et est venue détraquer toutes les têtes! on diroit que chacun devient fou. Nous ne voyons ici que des armes, des canons; nous n'entendons que les tambours et le bruit des assassinats: on diroit que les François, et les Parisiens, surtout, sont las de vivre. Hélas! ils étoient trop heureux! Chaque jour le peuple immole quelqu'un à sa rage. La guerre entre la cour et lui est vivement engagée, et, en attendant l'issue, beaucoup d'honnêtes gens périssent.

Nous avons eu quelques inquiétudes

au sujet de notre cousin le comte d'Eu. Il accompagnoit sa femme sur les boulevards des Invalides, lorsque l'on se rassembla en foule autour de lui en l'injuriant. Il ignoroit la cause du tumulte, et ne savoit comment le faire cesser, et donner satisfaction à des gens furieux qui menaçoient de le tuer chaque fois qu'il approchoit d'un réverbère. Lorsque le duc d'Ast vint à passer, il entendit la foule crier à tue-tête : « A bas les aristocrates ! à bas la cocarde noire ! » Il devina le sujet du tumulte, s'approcha de ses amis, et, tout en ayant l'air de les menacer aussi, il dit à voix basse au comte : « Votre femme a un nœud de rubans noirs à son chapeau ; foulez-le aux pieds, ou vous êtes perdus ! Il n'hésita pas ; il y mit une sorte d'affectation, et la foule, enchantée, le conduisit en triomphe chez lui.

Nous allons retourner à l'Ermitage. De là, peut-être, je pourrai plus faci-

lement me rendre en Allemagne. J'ai hâte, mon père, de repasser le Mœrdyck, d'arriver sur notre humide, mais heureux sol.

Adolphe vient de partir pour aller à la recherche de Jules. Adélaïde et lui se sont séparés avec une peine extrême. Que d'obligations un tel sacrifice nous impose envers l'un et l'autre !

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

FATIGUÉE du spectacle affreux que présente un peuple en révolution, c'est-à-dire dans l'état de la plus folle effervescence, révoltée des massacres continuels, des atrocités les plus inouies, j'avois résolu de retourner à l'Ermitage. Adélaïde devoit nous accompagner jusques à la première poste, son état de grossesse l'empêchant de faire avec nous le voyage de Hollande, qu'elle auroit certainement entrepris en l'absence d'Adolphe.

Déjà, au grand contentement de Marie, nous apercevions la grande route de Bruxelles, au-delà de la barrière où nous arrêtâmes pour faire viser

nos passe-ports, lorsque des hommes d'une figure sinistre, et armés d'une manière ridicule et grotesque, entourèrent notre voiture, et nous signifièrent que nous devions être conduites par eux à je ne sais quels magistrats. En vain leur a-t-on représenté que nous étions des étrangères; ils prétendirent que nous émigrions; il n'y eut aucun moyen de leur faire entendre raison. Ils nous conduisirent donc au petit pas et en triomphe au milieu de Paris, comme s'ils eussent eu en nous les chefs de leurs ennemis. Marie étoit à demi morte, et mes domestiques, furieux; surtout ce brave Tolmer. Nous arrivâmes devant des juges. On nous interrogea, comme si nous eussions été accusées de quelque délit. J'ai vu le moment où l'on alloit nous envoyer en prison; mais le duc d'Ast nous a tirées d'affaire avec une chaleur et un dévouement admirables. Il a plaidé notre cause avec une

énergie, une éloquence qui nous a touchées nous-mêmes. Il a persuadé les juges, entraîné le peuple, et nous a conduites chez lui, d'où nous n'osons pas sortir encore.

Ne vous attendez pas à recevoir de moi des détails sur les troubles actuels; ce sont de sanglantes saturnales. Un cœur tel que le vôtre ne les apprendra que trop tôt.

LETTRE

DE Mlle DE MELRODE A HERMACINTHE.

Je viens, madame, vous annoncer les événemens les plus douloureux et les plus inattendus.

Après votre dernière lettre, je me réjouissois de vous savoir moins inquiète sur le sort de votre frère, lorsqu'un nombre considérable de troupes alliées est arrivé tout à coup sur vos terres, et se livrant à tous les excès à la fois, a dévasté la ferme voisine d'Amerongen, coupé le bois qui l'embellissoit, dispersé les femmes et les filles du voisinage, et détruit la plus grande partie du bétail..... Nous fûmes instruits de ces horreurs par l'arrivée des habitans d'Amerongen, fuyant leurs persé-

cuteurs, et livrés à la plus grande tristesse et à la misère.... Je consultai, d'après vos ordres, notre bon prélat; il consola les villageois d'Amerongen, leur fit distribuer toutes les provisions du château et les siennes propres, et les conduisit à Arnhem, où les autorités se sont chargées de leur entretien et du redressement de leurs griefs. Nous espérions que l'Ermitage n'auroit point la visite de ces hôtes dangereux; ils devoient changer de direction en quittant Amerongen. Cependant nous les vîmes arriver à l'improviste; et commencer leurs exactions. Ils se sont établis d'abord au château et aux environs; les jardins furent abîmés en peu d'heures, et couverts de nos pauvres et paisibles animaux domestiques, qui, familiers et confians, venoient d'eux-mêmes au-devant des coups de leurs assassins, dont ils caressoient les mains couvertes de leur sang.

Le prélat ordonna aux hommes de s'armer, et de réunir les femmes, les filles et les enfans à Martha's Deugd. La police de village fut parfaite d'abord, mais sur le soir, les soldats, à moitié ivres, voulurent pénétrer dans votre institut, où toutes les femmes, les filles et vos orphelines se trouvoient réunies. Déjà plusieurs grenadiers étoient parvenus à enlever une jeune rosière, Marthe; déjà ils l'entraînoit dans la campagne, lorsque son prétendu, Catz, en fut instruit; il alla à son secours, en faisant retentir les environs des cris de son désespoir.... Tous les hommes se réunirent; ils entourèrent Martha's Deugd, en chassèrent les pillards, et délivrèrent Marthe, mais non sans qu'il y eût du sang répandu. Deux soldats ont été tués, plusieurs sont blessés. De notre côté, Catz seul a reçu plusieurs blessures; quoique graves, aucune n'est mortelle. Les chefs des soldats ne purent les contenir; dans

la nuit ils se répandirent partout, et livrèrent presque toutes les maisons au pillage. Le château, contre lequel se tourna leur fureur, devint la proie des flammes, mais ils attaquèrent en vain Martha's Deugd. Nos villageois repoussèrent toutes les attaques, à l'aide des canaux larges et profonds qui l'entourent, et tous voyoient leurs demeures saccagées d'un œil tranquille. Pourvu qu'ils respectent les pupilles d'Hermacinthe, disoient-ils, nous serons consolés.... Cependant le prélat nous obligea, nous autres femmes, de partir dans la nuit. Nous passâmes le Lek sous les murs de Martha's Deugd, et une douzaine de chariots de la Betuwe nous menèrent à Thiel. Quel voyage, ô Hermacinthe! Les femmes et les enfans se lamentoient, et nous entendions les coups de fusil se succéder au milieu des flammes du château et de nos habitations. Nous fûmes reçues à bras ouverts

par les habitans de Thiel; ils vouloient s'armer et voler au secours de nos villageois, lorsqu'un commissaire m'apporta, avec une lettre de notre prélat, la nouvelle que cette sorte de guerre étoit terminée; que les chefs des mutins avoient été arrêtés par l'ordre du général, et punis de mort sur la place même. Quelques-uns des nôtres avoient été blessés encore, et d'abord le prélat, en voulant mettre la paix. Ses blessures n'étoient point mortelles. On m'ordonnoit d'attendre de nouveaux détails, et de ne point retourner. Le lendemain les bourgmestres de Thiel me firent une visite; ils vinrent m'apprendre que votre malheureux village avoit tout perdu, récolte, magasins, bétail; la plupart des maisons, celles de Martha's Deugd même, étoient en grande partie dévastées. Je crus remplir vos intentions, en ne laissant manquer de rien vos paysans : les baillifs de

la seigneurie m'ont secondé de leur mieux.

J'étois fort indécise sur le parti que j'avois à prendre, lorsque je reçus l'invitation du prélat de venir à Arnhem, avec les pupilles, puisque nous n'avions plus d'asile, et de lui abandonner la conduite et le soin du village. J'ai obéi; me voici près de vous. J'ai eu le bonheur d'emmener saines et sauves vos orphelines, grâces aux soins de notre bon prélat, qui est venu fort loin à notre rencontre, et nous a procuré un quartier convenable.

Je ne vous détaillerai pas les peines et les inquiétudes que j'ai éprouvées dans mon voyage. Je suis restée plusieurs nuits sans me mettre au lit; j'ai dû traverser les deux armées ennemies avec tous ces enfans. Plusieurs fois j'ai dû employer l'assistance des chefs et des premières autorités, pour protéger et garantir la beauté de vos filles des

attaques des militaires. Ce qui m'a étonné, c'est que beaucoup d'officiers bien nés, bien élevés, étoient les plus acharnés à nous poursuivre : enfin nous arrivons. Quand je pense aux dangers passés de vos orphelines dans les pays les plus civilisés de l'Europe, je ne puis me défendre d'une sorte de frayeur. Cependant on dit que notre civilisation est presque parfaite ! quelle perfection sociale, grand Dieu ! puisque de malheureuses filles ne peuvent sans danger se transporter d'une ville à l'autre !

LETTRE

DU PRÉLAT D'ARNHEM A Mlle DE MELRODE.

Partez au plutôt pour Paris, Melrode; allez apprendre à Hermacinthe la nouvelle la plus funeste possible! Jules est mort des suites de ses blessures et d'une fièvre pestilentielle dans la Pologne autrichienne! Ernest, qui se trouve dans ce pays, m'a envoyé sa cuirasse et le garde-temps qu'il est parvenu à se procurer. La cuirasse est percée sur le côté droit de plusieurs balles : je vous envoie ci-joints les détails (1).

Faites tout ce que votre amitié vous suggérera, pour ménager à sa sœur l'effet de ce terrible malheur; faites-le lui con-

(1) Ils ne sont pas retrouvés.

noître, sans cela elle pourroit l'apprendre à l'improviste. Il y a eu tant de personnes chargées de donner des nouvelles de Jules, qu'il n'est pas étonnant qu'Ernest ait envoyé plus de vingt lettres avec des détails sur cet événement, ainsi qu'il me l'écrit.

Je suis profondément affligé ! Admirez, Mademoiselle, comme la Providence dispose tout selon sa volonté ! Elle laisse végéter un vieillard de plus de soixante-dix ans; et un jeune homme à la fleur de son printemps succombe en paroissant au monde ! Que sa volonté soit faite, Mademoiselle ! Profondément humiliés devant ses décrets immortels, adorons-les, et sachons nous résigner !

LETTRE

DE Mlle DE MELRODE AU PRÉLAT D'ARNHEM.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je appris! comment lui annoncer son malheur? J'ai arrêté mon plan : cependant il me manque une lettre de vous, fort pressante, sans réplique, pour l'empêcher de succomber à son malheur, pour la forcer à remplir ses devoirs jusqu'au bout. Défendez-lui de mourir; elle vous obéira, vous êtes son oracle. J'attends votre réponse, pour commencer une scène dont la seule pensée me navre le cœur!

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Le grand coup est porté ! puisse-t-il n'avoir point de suites funestes !

J'ai trouvé ces dames établies à la terre du comte d'Eu, près de Paris. C'est dans ce lieu romantique et retiré que toute leur parenté s'est réunie pour s'abriter contre l'orage politique dont la violence est inconcevable.

Cette brillante société, où le ton, l'esprit, les grâces françoises brillent dans tout leur éclat, Hermacinthe même, malgré tous ses efforts, n'ont pu un seul instant distraire Marie de sa juste douleur.

Conformément à vos instructions, j'ai donné pour motif de mon voyage

inattendu notre inquiétude sur nos amies. Hermacinthe a fait semblant de me croire, de ne rien soupçonner de plus. Marie est restée plusieurs jours dans l'apparence d'une égale conviction; mais comme elle ne se détachoit plus de moi, malgré tous les efforts de leur noble et aimable famille, elle a fini par découvrir mon funeste secret.

Un jour elle me fit remarquer que je ne lui parlois jamais de Jules.... Je ne pus retenir mes sanglots et mes larmes. « Ah! Melrode, Melrode, me dit-elle, vous ne nous apportez pas de bonnes nouvelles de Jules, n'est-ce pas? Et comme à ces mots ma douleur redoubla, la sienne éclata vivement..... *Il est mort,* Melrode, oh! oui, il est mort!... seul, si fort blessé, loin des siens, je n'en ai point douté.... il est mort!.... j'eusse été trop heureuse, j'y suis préparée par son long silence!... »

Je l'observois attentivement durant

ce discours; j'épiois la situation de son âme. Je fus effrayée de l'altération de ses traits, de son regard inquiet, de l'extrême impatience qu'il exprimoit, surtout des profonds et pénibles soupirs qui s'échappoient de son sein.... Je lui répondis de manière à la calmer, mais sans lui ôter son inquiétude.

Le soir de ce même jour, Hermacinthe tomba malade; elle eut la fièvre avec délire, et exigea beaucoup de soins, que Marie lui rendit avec toute la tendresse filiale qu'elle a pour elle.

Quand elle fut en convalescence, je dis à mon élève que c'étoit à elle à consoler la sœur de Jules, sur l'incertitude du sort de celui-ci; que c'étoit vraisemblablement l'inquiétude qui redoubloit la force et les dangers de la maladie. Marie s'acquitta de cette mission avec un soin, un calme, une résignation qui m'étonnèrent. Elle osa parler de la possibilité de sa mort, et prépara Herma-

cinthe à cette nouvelle, beaucoup mieux que je ne le croyois. Je crus dès lors que le moment de lui remettre votre lettre étoit arrivé; mais quel fut mon étonnement de voir combien cette certitude les atterra toutes deux!.... Marie, qui un moment auparavant consoloit sa cousine de ce malheur, et paroissoit n'en pas douter, me demanda alors avec l'air le plus abattu : « Ah! Melrode, n'y a-t-il donc plus d'espérance?... » Bientôt je dus être la garde malade de toutes deux. Marie me donna de sérieuses inquiétudes durant plusieurs jours. Quand elle fut un peu mieux, je lui parlai d'Hermacinthe et de nos pupilles, de manière à lui faire sentir combien elle leur étoit nécessaire. « Il faut vivre pour votre sœur, pour votre mère, lui dis-je; c'est le moment de lui rendre tous ses soins et toute son amitié.... Elle souffre, elle vous demande, mais vous êtes hors d'état de pouvoir la secourir. » Elle ré-

fléchit, soupira profondément; puis, comme si elle soulevoit un poids énorme, elle fit un effort, s'assit sur son lit, et se jeta dans mes bras. « Je ne suis plus malade, me dit-elle; ne craignez rien pour moi, Hermacinthe a besoin de son enfant, que me faut-il de plus? Courons vite auprès d'elle!...» Retenue au lit par sa foiblesse, je l'engageai à se calmer. Je lui présentai votre lettre à Hermacinthe. Marie la lut plusieurs fois avec un recueillement religieux. « Quoi! ajouta-t-elle ensuite, nous serions coupables si nous ne savions résister à nos malheurs!.... Prenons courage, je ne pouvois pas être à lui, j'eusse été trop heureuse!.....» Je lui appris alors les malheurs de l'Ermitage, le château détruit, la plupart des fermes, tous nos beaux jardins, la plupart des arbres, à l'exception de quelques-uns des plus vieux sauvés comme par miracle des ravages de gens de guerre. Elle fut in-

sensible à tout. « Il est mort, me dit-elle; tout m'est égal, tout est fini pour nous. » Cependant ce découragement cessa quand elle fut arrivée au lit d'Hermacinthe. Leur tendresse et leurs consolations mutuelles leur ont fait réciproquement beaucoup de bien.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Au milieu de nos angoisses, vous croirez avec peine que le duc d'Ast, vivement épris de Marie, est venu solliciter mon appui auprès d'elle et auprès d'Hermacinthe. « Je ne vous demande pas, m'a-t-il dit, à voir Marie; je craindrois d'en être trop mal reçu en lui faisant l'aveu de mes sentimens. Quand on est si fort plongé dans le malheur, qu'on est aussi justement affligé qu'elle l'est maintenant, on ne voit pas sans répugnance ceux qui pourroient profiter de cette situation, ou à qui on en suppose le désir. » Malgré ses dernières paroles, sa démarche sembloit contredire sa pensée. Il n'a pas eu à se louer de ma réponse.

La tendresse de Marie pour sa cousine surmonte tous les autres sentimens. Chez elle, ses craintes à cet égard ont amorti les coups de sa douleur à la nouvelle fatale : il lui reste encore *Hermacinthe* et tout ce qui concerne celle-ci à désirer au monde. Ce qui lui est personnel la touche peu.

J'ai appris que le duc d'Ast est un homme de beaucoup de mérite, mais trop livré au monde. Il aime Marie, il n'y a rien qu'il ne sacrifiât pour lui être utile; mais ce n'est point un amour véritable qu'il ressent pour elle; il n'admire que sa beauté surprenante. Il ne désire que sa possession; enfin, il me semble non-seulement peu apprécier, mais encore méconnoître entièrement le prix de toutes les vertus et de toutes les qualités réunies. Ah ! quelle que soit la perfection extérieure de cet ange, quels que soient la grâce et le charme innés chez elle, vous le savez, mon père, ce

n'est rien auprès de son âme. Il semble que Marie soit un être céleste tombé sur la terre par hasard. Je suis donc très-fâchée contre le duc, parce qu'il me semble que chacun doit apercevoir au premier regard de Marie les trésors que sa beauté renferme.

LETTRE

DU PRÉLAT D'ARNHEM A HERMACINTHE.

C'EST moi que le ciel a choisi pour vous annoncer la plus triste des nouvelles. Votre frère est mort; j'envoie les détails et les lettres qui me sont parvenues à mademoiselle de Melrode. Mais ce n'est point une nouvelle pour nous; ce n'est que la confirmation de ce que ses blessures, son état de prisonnier, son silence, nous avoient annoncé depuis long-temps.

Je prévois vos douleurs, je les partage; j'aime à croire que toute protestation à cet égard est inutile. Vous avez appris les malheurs de vos vassaux; tous les maux vous accablent à la fois! Je n'entreprends qu'avec crainte la tâche difficile de vous consoler. Il n'est

d'autre consolation, dans votre situation, que la douleur même et les larmes. Mais, Madame, gardez-vous du désespoir ! sachez souffrir : créature mortelle et fragile, sachez endurer votre destinée ! Celui qui dispense à son gré les biens et les maux est *l'Eternel.* C'est ce maître absolu, mais infini dans sa justice, sa bonté, sa sagesse profonde ; et cette vie n'est qu'une bien petite partie de l'existence immortelle qu'il a accordée à ses créatures : partie nécessaire, parce qu'elle est dans sa volonté ; nécessaire, parce que par elle seule on peut mériter la véritable. Ah ! Madame, de combien de maux ne doivent point vous consoler cette conviction de l'existence et de la perfection du Dieu de l'univers ! Sachez souffrir, puisqu'il le veut ; vivez puisqu'il vous destine des devoirs à remplir, des peines à endurer encore, peut-être, et d'autres larmes à répandre !

Pour quoi pensiez-vous qu'il vous eût douée de tant de vertus et de courage? Pouvoit-il envoyer des souffrances à quelqu'un qui fût plus en état de les supporter? Vivez, Madame, vivez! l'excès de sa rigueur annonce la fin de la tempête. Vous avez Marie à soutenir. Vous ne pensez sûrement pas qu'elle n'a plus besoin de vivre, puisque Jules est mort; car vous ne pouvez sans crime vous soustraire à la volonté de la Providence; et votre faute, votre malheur, seroient encore plus grands, si, loin d'éclairer votre pupille sur ses vrais devoirs, vous égariez sa jeune raison par un exemple funeste.

Songez que la volonté de vos parens vous oblige de considérer comme vos enfans ces douze rejetons infortunés de la famille la plus vertueuse et la plus à plaindre, à laquelle la vôtre est redevable de son existence, qui s'est sacrifiée pour le salut de votre père, et

dont enfin le bonheur et la protection sont vos premières obligations.

Non-seulement par votre perte vous trahiriez vos premiers devoirs, mais vous démentiriez toute votre vie. Quoi ! parce que vous ne pouvez supporter votre douleur, ces innocentes créatures deviendroient la proie des méchans !

Ah ! si tout ce qui est honnête et vertueux pensoit comme vous, les malheurs enleveroient donc de la terre tout ce qui est bon ? les méchans resteroient seuls !

Madame, vous vous trompiez vous-même, ou vous nous avez trompés, lorsque vous nous assuriez que l'Eternel vous démontroit son existence sans cesse, et de toutes les manières? Si vous pensez encore ainsi, redoutez le grand juge, et résignez-vous.

Parce qu'il lui a plu d'appeler à lui votre frère plutôt que vous, voudriez-vous gâter un avenir durable, infini, pour éviter quelques momens de souffrance ?

Ne désirez, ne recherchez pas la mort; elle ne viendra que trop tôt. *La vie n'est qu'un éclair,* a dit Fénélon, que vous aimez : l'éternité est toujours ouverte sur nos têtes; elle est toujours prête à nous engloutir, le grand juge à nous juger, et les siècles ne sont que des momens. J'ai atteint l'âge le plus avancé; cependant il me semble qu'hier seulement je vins au monde. Je pris les ordres sacrés à Arnhem, en quittant ma famille, dans le sein de laquelle j'avois puisé l'instruction nécessaire. J'étois alors dans mon adolescence; depuis, j'habite la seigneurie de vos parens. Tous mes jours se sont ressemblés; bientôt ils finiront, sans doute : qu'aurai-je fait? Venir au monde, prier Dieu, et retourner à lui, c'est toute mon histoire. Quand je songe à la brièveté de ma vie, malgré sa longueur apparente, je ne puis comprendre que des insensés abrègent la leur. Il me semble qu'hier

je vins dans ces lieux pour la première fois ! Qu'est-ce donc que le peu de momens qui vous restent ?

Le ciel vous a destinée à être un ange consolateur et protecteur des vôtres et des malheureux ; soyez digne d'une si noble mission ! Voudriez-vous perdre tout le fruit de votre vie passée ?

Où seroit le fondement de ce courage que votre caractère éprouvé et vos vertus vous inspirent, si vous ne pouviez supporter des malheurs ?

Vos maux sont grands, sans doute ; mais n'en imaginez-vous pas de plus grands encore ? Avez-vous vu vos parens, déchirés par les remords, descendre coupables dans le tombeau ? Non, ils se sont éteints de la mort des justes. Avez-vous vu le déshonneur, les vices et l'infamie dans vos enfans ? Avez-vous vu un époux estimable et chéri vous trahir ensuite, et empoisonner votre existence ? L'ingratitude a-t-elle souhaité

la fin de votre vie? Avez-vous été obligée de baisser les yeux autrement que par modestie? Avez-vous manqué de moyens pour secourir les malheureux?

Ah! Madame, loin de là, tout vous a prospéré jusqu'à la mort de votre frère; c'est là le premier, et le premier véritable malheur! Mais la Providence avoit-elle fait un pacte avec vous? Vous avoit-elle dit combien de temps il devoit vivre? Et êtes-vous assez peu prévoyante pour ignorer qu'un jour ou l'autre, eût-il vécu jusqu'à cent ans, il auroit bien fallu l'un ou l'autre voir arriver le malheur que vous éprouvez aujourd'hui? Je ne vous crois pas assez égoïste pour désirer l'autre alternative. Il est mort de la mort des héros, aimé, estimé, honoré, regretté: quelle plus belle destinée pouvoit-il désirer? Comme lui j'aurois voulu mourir à mon plus beau moment!

Madame, pardonnez-moi ce long en-

tretien ; je suis instruit de la situation de votre âme par la mienne, par la connoissance que j'ai de votre tendresse pour le meilleur des frères. Je vous ai vue naître ; je lis dans votre âme que le ciel vous donne le courage et la force de supporter jusqu'au bout l'épreuve de cette vie, et de remplir ainsi réellement tous vos devoirs !

LETTRE

DU DUC D'AST A Mlle DE MELRODE.

Hermacinthe et mes jeunes cousines, qui se sont rendues à Paris malgré mes observations, ont été enlevées, transportées à Nantes, d'où elles doivent être déportées. Marie vient d'en être informée : le secours de vos conseils et de votre autorité lui devient plus nécessaire que jamais.

Des lois ridiculemement atroces se succèdent avec rapidité. Tous les jeunes gens de la noblesse sont obligés de prendre du service pour éviter la proscription. Nos demoiselles sont obligées, ainsi que les veuves, de choisir, sous dix jours, un époux parmi les militaires ou les gens du peuple, sous peine d'y

être contraintes par force, et livrées aux premiers protégés de ces prétendues autorités.

Hermacinthe étant déjà déportée, n'est pas dans le cas de ces mariages forcés, non plus que mes jeunes cousines, à cause de leur âge. Mais, comme celles-ci se trouvoient à Paris quand on a enlevé Hermacinthe, elles doivent partager son sort.

Sans consulter ni Marie, ni vous, et mettant tout-à-fait à part les intérêts de mon amour, j'ai demandé qu'elle fût comprise dans la déportation ; mais je n'ai pu y réussir. Ma sœur va épouser demain son cousin, le chevalier d'Eu, que nous avons enrôlé pour remplir les termes de la loi. Je suis aussi devenu militaire depuis peu d'heures ; et c'est à présent que je puis réclamer la main de Marie, pour sa conservation et son seul intérêt ; sans cela, on la livrera au premier rustre qui la demandera.

Marie ayant entendu, de ses croisées, proclamer cette odieuse loi, j'ai dû rouvrir toutes les blessures de son cœur en lui offrant ma main; mais elle m'a répondu avec une indignation qui m'auroit offensé, si je connoissois moins l'amour propre, la vivacité, et l'exaltation féminine.

On menace de la traiter comme Angloise, et de la punir comme telle, si elle résiste plus long-temps.

Comprenez bien qu'il ne s'agit pas de préférence, ni seulement de remplir tous mes vœux; mais, avant tout, d'éviter à Marie la mort, ou l'horrible sort de porter le nom d'un misérable.

Elle m'a répondu qu'elle n'avoit rien à craindre; qué la mort de la part des méchans seroit un bienfait : cela lui arrivera donc, car la fureur des hommes du jour et la passion du mal sont à leur comble.

Je crains, en considérant la profonde

résignation de cet ange, qu'il n'y ait peut-être jamais moyen de lui faire préférer un autre homme à Jules; cependant je ne demande que le nom de son époux. Je m'oblige à ne jamais exiger impérieusement qu'elle remplisse tous ses devoirs; sous le nom d'époux je ne serai réellement que son frère, et j'attendrai que le temps et mes bons procédés me ramènent le cœur d'une épouse vertueuse.

Dans cet espoir j'ai sondé mon général, qui a la plus grande influence sur tout ce qui est relatif aux affaires militaires: je puis espérer d'obtenir le commandement des déportés à la Guyanne. Hermacinthe, que Marie aime plus qu'elle-même, seroit donc sous ma garde. Mais il faut la décider bientôt: la loi n'accorde que dix jours pour choisir un mari aux veuves ou filles de la noblesse, parmi les républicains ou les défenseurs de la patrie; je suis de

ce nombre..... Aidez-moi, Mademoiselle. Ne laissons point périr la plus belle des Grâces, je ne lui demande maintenant que d'adopter mon nom....

LETTRE

DE MARIE A Mlle DE MELRODE.

J'AI entendu proclamer la loi monstrueuse, dont le duc et vous vous parlez dans vos lettres. Elle a fait sur moi l'effet d'une sentence de mort.

Vous ne me dites rien de ma cousine. Oh ! si elle n'étoit plus, je serois débarrassée de tout soucis, mon sort seroit entièrement accompli. Parlez-moi d'elle, Melrode, c'est là l'essentiel. Qu'est-ce que tous ces dangers effrayans, tous ces malheurs, dont on nous étourdit sans cesse ?

Quand j'ai perdu celui que je n'ai pas besoin de nommer ; quand sa sœur, ma mère, va peut-être périr aussi, tous les malheurs possibles se réunissent et se confondent en un seul mot : *mourir*.

Rappelez-vous ses derniers mots : « ô Marie, Marie, quelque malheur, quelque traverse qu'il me faille éprouver, souviens-toi toujours que je ne saurois changer, » et dites-moi, Melrode, si quelque considération, une crainte quelconque doivent me rendre parjure et ingrate à la fois! peut-on oublier toute sa vie? peut-on se changer? Il me semble que si son image sortoit de mon cœur, il cesseroit de battre. Quand le poids du malheur m'accable, quand la vie m'oppresse d'une manière presque insupportable, pourrois-je supporter une situation plus pénible encore? comment souffrir le moindre lien avec qui que ce soit, puisque ce n'est pas Jules? Jamais, jamais. S'il faut être plus malheureuse encore, s'il faut souffrir encore long-temps, bien long-temps, pourvu que Jules en soit la cause, et que je n'aie aucun reproche à me faire, j'aurai la force de sup-

porter le poids de la vie ! Vous le savez, Melrode, ce qui nous soutient dans les plus affreux revers, dans les souffrances, dans les peines perçantes du cœur, c'est la tranquille pureté de l'âme. Quelque profondément que les coups portent, ils trouvent l'innocence et la sécurité au fond ; mais si cela nous manque, ô Dieu ! comment en soutenir l'idée ? L'enfer est sans doute dans l'union des maux, des malheurs et du crime ! Qu'il doit souffrir celui que, dans son infortune, nul ne peut plaindre ! celui dans les yeux duquel tous les regards semblent renvoyer ces mots cruels : *tu mérites ton sort !* Telle seroit la destinée de votre amie, bonne Melrode, si quelque chose de terrestre pouvoit me détacher de lui. Quand je lui promis ma foi, vous vous souvenez de ce jour si doux ? il me répondit que rien ici bas ne pouvoit nous séparer : *la mort seule*, ajouta-t-il avec un pro-

fond soupir, *la mort seule peut nous détacher l'un de l'autre. Si elle ne devoit pas nous séparer, il n'y en auroit point pour nous.*

Melrode ! puis-je oublier ce moment solennel ? il nous entend peut-être en cet instant ! Son ombre plane sur nous; nous pouvons le trahir, mais ne nous flattons pas de lui échapper ! Ah ! cessez tous vos soins, tous vos efforts, bonne Melrode, pour me ramener à l'amour de la vie. Je n'en désire point la fin, parce que je serois coupable envers l'auteur de mes jours. Je suis prête à tout faire pour mon Hermacinthe, à qui mon existence appartient uniquement, hormis de trahir mon amour et ma foi. Il n'est plus d'hymen pour Marie, depuis la mort de Jules.

D'allor innanzi, un dì non vissi mai,
Seco fu in vita e seco al fin son giunto.
E mia giornata, ho con suoi pie fornita (1).

(1) Depuis lors je n'ai pas vécu un jour.

Rappelez-vous ces mots, bonne Melrode :

Il n'est pas digne du vrai bonheur, celui qui peut aimer deux fois! Melrode, ces paroles sont d'Hermacinthe!

Avec lui j'ai passé ma vie, avec lui j'en ai vu la fin, et c'est avec ses pieds que j'ai fourni ma carrière.

PETR.

LETTRE.

DE Mlle DE MELRODE A MARIE.

O Mademoiselle ! revenez de votre funeste résolution ! je tremble qu'il n'en soit plus temps.... Songez que c'est un hasard étonnant que celui qui vous offre la protection du duc, je ne dis point pour vous, mais pour votre cousine, votre tutrice, pour les pupilles, enfans adoptifs de votre famille, et pour moi. Doutez-vous, cruelle, que si vous succombez, nous ne tombions toutes sous les mêmes coups?

Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, acceptez la main, la main seule du duc ! chaque instant peut vous rendre la victime d'une loi monstrueuse. Vous ne pouvez faire autrement....

J'ai appris que votre nom est le seul mot qui échappe à votre Hermacinthe dans ses souffrances; elle vous appelle, elle vous conjure de l'aller joindre. Mais quand vous ne seriez ni poursuivie, ni forcée à donner votre main, comment pourriez-vous passer aux colonies seule, sans soutien, sans guide, sans défenseur? Grâce à mon âge, j'espère pouvoir bientôt rejoindre votre cousine. Peut-être cette nuit, dans une heure, je quitterai la ville où vous êtes. Le duc est militaire; détesté de vos ennemis, il peut recevoir d'une minute à l'autre l'ordre de s'éloigner: vous resterez donc seule, entièrement seule, en butte aux ruses des pervers? O Mademoiselle Jules même, s'il étoit encore au monde, vous presseroit de mettre ce qu'il a de plus précieux à l'abri des dangers imminens qui vous menacent, sous l'égide d'un homme honnête, sûr, et auquel vous avez mille obligations! Il vous a

dit que la mort seule pouvoit vous séparer ! ah ! n'est-ce pas elle qui vous sépare en effet ? Qu'il vous voye ou qu'il pense à vous, mon cœur, dont les mouvemens secrets m'ont si rarement trompée, m'assure qu'Hermacinthe et lui veulent tous deux que d'abord vous viviez. Le seul moyen de vous conserver à votre famille, à vos devoirs, à la mémoire de Jules, c'est de donner au duc tout ce que vous pouvez donner, votre main, votre main seule ; il se soumet à ne demander rien de plus ; il s'oblige à ne rien exiger, à attendre tout du temps et de vous-même. Vous n'engagez donc que la possibilité de vous donner à un autre. Ah ! que vous importe de perdre cette faculté, puisque vous ne pouvez plus espérer d'être unie à Jules ! Vous habitez sous le même toit qu'un homme non marié ; vous êtes à la fleur de l'âge et de la beauté ; tous les dangers, tous les ennemis vous en-

vironnent : hâtez-vous de les éviter, en vous dévouant à vos devoirs, à votre véritable mère, à ces innocentes créatures, qui sont presque vos enfans! Hermacinthe, sans autre motif que votre intérêt et son affection, vous a sacrifié sa jeunesse, tout espoir de bonheur, toute sa vie ! pourriez-vous hésiter à ne point suivre son exemple, à lutter avec elle de vertu, d'amitié et de courage !

J'entends d'ici ce que vous direz en lisant ma lettre : *j'aime mieux mourir.* Quoi ! vous préférez sacrifier votre Hermacinthe, vos pupilles, à votre résolution de ne vous marier jamais, à la crainte de recevoir la main seule du duc ! Pauvres enfans confiés à mes soins et à la protection de Marie, vous périrez donc, jeunes et tendres fleurs, moissonnées par les mains qui devoient vous protéger, après être échappées par miracle à la ruine de votre pays ! Adieu, l'Ermitage ! adieu,

Martha's Deugd ! adieu, bons villageois ! En vain vous levez les mains au ciel et vers Hermacinthe, votre seconde providence ! Marie, pour ne point supporter sa douleur, vous abandonne, et vous condamne à mourir tous à la fois ! La pupille d'Hermacinthe condamne les siennes à devenir orphelines une seconde fois !

LETTRE

DE MARIE A Mlle DE MELRODE.

Dans quel trouble affreux vous me jetez, Melrode!.... Revoir ma seconde mère, lui sacrifier ma vie, mon amour même, est le seul, l'unique vœu de mon cœur. Mais porter un autre nom que le sien, jamais, Melrode, jamais! Quoi! je serois au rang de ces femmes vulgaires, qui donnent deux fois leur main, qui peuvent aimer deux fois!.... Jamais, Melrode, jamais.... Hélas! je ne survivrai pas à mon Hermacinthe; mais je suis sûre également de ne pouvoir survivre à ma honte, à ma cruelle destinée, si celle que vous me présentez pouvoit l'être en effet. Que le monde me blâme ou non, mon cœur, celui de mon Hermacinthe, Jules, m'approuvent. Jamais, Melrode, jamais! Adieu.

LETTRE

DE Mlle DE MELRODE A MARIE.

HERMACINTHE est prête à partir de Nantes avec vos jeunes cousines; celles-ci sont déjà embarquées. Vous n'avez plus qu'un moment; ah! sachez en profiter.... Votre sort est décidé. Les barbares ont pris soin de lever tous les obstacles, et de vaincre tous vos scrupules.... Ecoutez-moi.... Je vous envoie une lettre d'Hermacinthe. Elle vit encore; je ne me trompois pas dans mes pressentimens : elle vous demande sans cesse. Osez me résister après avoir lu sa lettre! osez-le surtout, après ce que je vais vous dire! Plaise au ciel qu'il soit encore temps pour vous de changer de résolution! Un de nos persé-

cuteurs sort de ma prison : il est heureux et triomphant. Un décret révolutionnaire, qu'il m'a fait voir, lui donne votre main. Son extrême émotion l'a empêché de m'observer, et de remarquer lui-même la clause expresse que cette *prétendue* loi renferme. Je l'ai lue à la dérobée ; la voici : *au cas qu'elle ne soit pas déjà engagée à un défenseur de la patrie.* Cette phrase n'est, je crois, qu'une formule d'usage ; mais avec elle, et par les mesures que nous avons prises, le duc et moi, vous pouvez éviter le sort funeste qui vous atteindra sans faute, aujourd'hui, si vous persistez. Avec quelle impatience je vais attendre votre réponse !

Avec un seul mot, Mademoiselle, vous allez assurer l'existence de votre Hermacinthe et de douze enfans. Oh ! hâtez-vous de prononcer ce *oui* si désiré. Gagnez de vitesse le sort qui vous poursuit ; s'il vous atteint, vous

serez seule cause de votre mort ou de votre malheur. J'ai fait tout ce qu'il étoit humainement possible de faire ; le reste dépend de vous seule.... Ordonnez donc; disposez de nous toutes!..

LETTRE

D'HERMACINTHE A MARIE.

Chère enfant, adieu : on m'entraîne loin de toi. Je te laisse seule, exposée à tous les dangers, à tous les ennemis de la beauté, de l'innocence, de la vertu ! Chère, bien chère Marie, adieu ! Je désespère de te voir ; je crois que c'est aux colonies que l'on me conduit.

Si cette lettre te parvient, si l'honnête maître de poste qui m'a promis ses soins tient sa parole, hâte-toi de me rejoindre, sinon c'en est fait de ton Hermacinthe. Je sens que je ne puis résister plus long-temps à notre séparation. C'en est fait de ton amie, si elle doit quitter le continent sans toi. Adieu donc pour toujours, adieu, ma chère enfant.

LETTRE

DE MARIE A Mlle DE MELRODE.

J'ai reçu votre lettre et celle d'Hermacinthe. J'ai obéi; soyez contente. Je pars avec le duc; je vais au secours de ma mère. Puissé-je avoir la consolation de lui être utile!

LETTRE

D'HERMACINTHE AU PRÉLAT D'ARNHEM.

Vous avez vu, par ma dernière lettre, que Marie m'attendoit à la porte de ma prison, tandis que je la croyois bien loin. Non-seulement les barbares se rirent de son impatience et de ses larmes, mais ils me les cachèrent. On vint ensuite m'apprendre que j'étois condamnée à la déportation, et qu'avec nos orphelines je devois passer à la Guyanne françoise. Accablée par la certitude de devoir quitter Marie et mes pupilles, j'ignore ce que j'ai fait, ce que j'ai dit durant toute une semaine. Je sais seulement que, cahotée dans une rude voiture, servie par une femme horrible, mes larmes et mes cris ne

cessèrent de se mêler aux frissons de la fièvre. J'arrivai pourtant à Nantes, où j'appris que mes jeunes compagnes se trouvoient toutes déjà embarquées sur un bâtiment que j'aperçus au milieu de la rivière....

J'étois parvenue, durant ma route, dans un instant de calme, à confier une lettre pour Paris à un maître de poste, dont la figure honnête et bonne m'avoit prévenue. J'avois écrit à Marie de venir me rejoindre absolument.

Depuis mon arrivée à Nantes, j'avois presque perdu l'espérance de la revoir; j'attendois d'heure en heure le moment de m'embarquer, que la violence des vagues et du vent retardoient encore, lorsque je reçus un courrier de Marie. Ma lettre lui étoit parvenue; le maître de poste m'envoyoit sa réponse, malgré la peine de mort attachée à toute démarche semblable. Voici ce qu'elle m'écrivoit : «Enfin je sais où

vous êtes. J'avois besoin de ce secours, de cet encouragement, après l'horrible cérémonie de mon mariage. Je vais donc vous revoir ! Demain je serai dans votre prison, je partagerai vos maux dans les climats pestilentiels où l'on vous bannit. Le duc nous sera utile ; soyez contente, il est mon époux. Cette main, qui ne devoit être unie qu'à celle de Jules, cette main est à un autre !... Les barbares ! »

Je ne comprenois que trop le sens de cette lettre. Mademoiselle de Melrode arriva enfin. Elle me donna tous les détails relatifs au mariage de Marie. A peine cette triste et lugubre cérémonie avoit-elle eu lieu, que l'on étoit venu réclamer mon enfant. Un moment plus tard elle étoit perdue ; elle devenoit ou l'épouse ou la victime d'un monstre. On essaya de l'enlever au duc, qui, soutenu par ses camarades et par les chefs militaires, non-seulement

est sorti triomphant de cette lutte, mais a aussi obtenu le commandement des déportés parmi lesquels nous sommes.

Quoique j'eusse préparé en secret ce pénible moyen de conserver Marie, j'éprouvai une vive et profonde douleur : Jules même n'en ressentiroit pas de plus forte; mon trouble égaloit mon désespoir. La prochaine arrivée de ma chère enfant, et la certitude qu'il eût été impossible de faire autrement, calmèrent mon âme. Je sentis la nécessité d'en imposer à ma pupille; et lorsqu'elle arriva, peu d'heures ensuite, je lui laissai croire que son mariage remplissoit tous mes vœux. Si vous eussiez vu dans ce moment l'attitude de cet ange, ô mon père, que vous nous plaindriez! Elle ne pouvoit revenir de son étonnement. Son cœur connoît si bien le mien; il ne m'a que trop deviné. Mais enfin elle dut me croire ou faire semblant de me croire.

LETTRE

D'HERMACINTHE AU PRÉLAT D'ARNHEM.

Nous étions près de mettre à la voile; Marie, le duc, Melrode, étoient avec moi dans le canot; nous voguions pour joindre le bâtiment en rade. Nos jeunes compagnes, que nous voyions à genoux sur le tillac, levoient alternativement leurs innocentes mains vers le ciel et vers nous. Le vent souffloit assez fort, mais sans colère; les vagues grossissoient et retomboient l'une sur l'autre tour à tour; les matelots s'empressoient en courant, et crioient simultanément autour des cordages, pendant que Marie et moi, balancées vivement sur ce léger esquif, nous cherchions à cacher dans le sein l'une de l'autre la profonde émotion de nos âmes. « Bon

Dieu ! disoit à voix basse l'orpheline, prends pitié des innocentes victimes que nous avons abandonnées à l'Ermitage ; prends pitié des aimables et tendres enfans qui m'entourent ! Je t'implore du fond de mon cœur : fais-nous mourir, ou laisse-nous sur le continent qui renferme sa dépouille ! »

O mon père ! vous aviez bien raison de nous assurer que la Providence, que notre *Dieu*, bon et protecteur, se rend aux prières des bons, quand leur contrition est parfaite, leur vertu réelle, leur repentir sincère. L'extrême attendrissement de Marie, les pleurs dont elle couvroit mon sein, prouvoient assez la profondeur et la réalité de ses sensations. Le ciel les entendit et les écouta. A peine étions-nous arrivés au bâtiment, que des salves d'artillerie se font entendre dans la ville. Le peuple inonde les quais ; mille cris s'élèvent avec fureur. Nous pouvions apercevoir

de loin ces mêmes personnes, naguères tristes et abattues, danser, chanter, et promener partout leur joie. Des bateaux nous rejoignirent, avec l'ordre de ne point appareiller. *La terreur est passée*, s'écrie-t-on de toutes parts : *tous nos maux sont finis.* L'équipage se mit à genoux; un respectable ecclésiastique, qui devoit être déporté avec nous, entonna le *Te Deum* : chacun joignit sa voix à celle du pasteur; et à peine avions-nous fini, on vint nous prévenir que nous étions tous libres. Ces mêmes hommes, qui quelques instans plutôt nous avoient escortés jusqu'au canot avec un air sinistre et féroce, étoient devenus aimables et rians : la joie étoit générale.

Cependant Marie se désespéroit encore d'un changement si subit dans notre position : *Pourquoi pas quelques jours plutôt?* me disoit-elle, en me serrant sur son cœur.

Nous quittâmes de suite ce triste vaisseau. L'on a ordonné à la frégate de rentrer dans le bassin, et nous sommes à terre, libres et réunis, Marie, moi, Melrode et le duc. O mon père, comme chaque jour l'expérience m'apprend à vous apprécier et à vous bénir davantage !

« Au milieu des plus grands périls, m'avez-vous dit souvent, il ne faut s'occuper qu'à remplir son devoir : le reste est du ressort de la Providence ».

Eh ! qui l'éprouve mieux que nous, dans ce jour inattendu ?

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Vous rappelez-vous la gaîté générale, le frémissement universel de plaisir que la nature entière semble éprouver au printemps, lorsqu'affranchie des liens qui la retenoient captive et portoient le froid et la mort dans son sein, elle triomphe et lève hardiment sa tête couronnée de verdure et de fleurs ? C'est ce qu'on peut remarquer dans toute l'étendue de la France, depuis la chute de ce misérable Robespierre. On se félicite, on ne rencontre dans les rues que des voisins sortis récemment de prison ou de leurs cachettes, étonnés de se retrouver encore ! En considérant la joie de la foule que l'on déchaîne, et celle

de la foule qui la reçoit à bras ouverts, on se demande : *Où sont donc ces fameux terroristes?*

Cependant, que la France me semble changée depuis la révolution ! Je ne retrouve plus cette aimable nation que j'ai connue dans mon enfance, lorsqu'avec mes parens j'ai parcouru les bords enchantés de la Seine, de la Loire et de la Saône ; plus de ces familles antiques unissant, ce que le vulgaire croit incompatible, la gaîté et la raison, la décence, la vertu et les plaisirs, la politesse et la loyauté, les grâces et la solidité de caractère.

O noble France ! une seule tempête a-t-elle tout détruit chez toi ? Elle a terni ton éclat, peut-être, hélas ! pour toujours. Je ne vois partout que des physionomies nouvelles, des mœurs nouvelles, des affaires nouvelles, des ambitions nouvelles, des conditions nouvelles ; et si je n'entendois parler ici le

françois; si je n'avois par devers moi des preuves irrécusables que ces hommes sont les mêmes que ceux que j'ai connus autrefois, je me croirois aux antipodes.

Que sont devenues ces jolies Françoises, vives, gaies, mais vertueuses avant tout; sveltes dans leur taille, dans leur mise gracieuse ? Elles laissoient échapper, avec leur regard vif et spirituel, un air obligeant pour tous, un sourire si aimable pour leurs connoissances, surtout pour leurs amis ! Quelqu'âgées qu'elles fussent, les petites filles, les laides mêmes avoient une tournure, une mise agréable; toutes les physionomies sembloient dire : *Je suis de Paris, et je suis heureuse.*

Maintenant quelle différence! L'orage n'a rien respecté. Comme dans les tempêtes les aimables fleurs, les tendres bourgeons périssent les premiers, ainsi dans la tourmente politique, dont la violence nous effrayera long-temps encore,

les vertus paisibles, l'innocence, les grâces, ont précédé la chute des plus gros arbres. Plus durables que ceux de l'ouragan, ces ravages, hélas! ne s'effaceront que bien lentement, peut-être jamais! Les désordres des saturnales ont terni la pureté du cœur; ils ont augmenté les défauts, corrompu les bonnes qualités; et s'il pouvoit nous rester quelques doutes à cet égard, le trouble, l'expression forte et agitée de chaque physionomie nous prouveroient assez le cruel bouleversement que le mélange et le jeu des passions ont causé partout. Ceux des François que je vois s'efforcer de reprendre leur ancien caractère, et de nous rappeler leurs pères, ceux-là mêmes ne servent, par leur contraste, qu'à me faire mieux juger de l'étendue du changement. Leurs manières et leur gaîté sans fraîcheur paroissent forcées; leurs bonnes qualités gracieuses, aimables autrefois, altérées maintenant,

laissent apercevoir la trace de l'égoïsme et du passage rapide, mais violent, de cette fièvre qui a changé toutes les constitutions, qui a atteint tous les individus, même ceux qui l'ont combattue.

Cher prélat, que mon cœur se serre, lorsque je passe près d'un de ces châteaux, autrefois riant, peuplé, aimable séjour de la paix et de l'aisance, maintenant triste et désert!

La guerre, la destruction, la mort, me présentent leurs débris hideux; ou bien je vois avec amertume, dans les lieux que ces fléaux ont épargnés, les résultats plus hideux encore de la corruption et des vices!

Mon cœur, déchiré alors par mille sensations pénibles, laisse échapper des larmes et des sanglots, que mes amis croyent être la mesure de ma douleur, et qui n'en expriment qu'une bien foible partie!

Où tourner mes regards pour reposer ma douleur ? Où trouver quelques motifs de consolation, quelques motifs d'aimer la vie ? Comment en espérer jamais, quand l'ordre, la paix, l'urbanité françoise semblent bannis à jamais ; quand au lieu de cette marche douce, progressive vers le bonheur social et particulier, je vois le chaos des mœurs et des affaires devenir de plus en plus considérable ; quand, pour toute distraction, je ne vois partout que fausseté, injustice, méchanceté et folie. Ah ! si le souvenir de mon pays, le vôtre, mon père ; si Marie, mes pupilles, et cette voix secrète, mais impérieuse du devoir, ne venoient me retenir au bord du précipice, je sens que j'y tomberois bientôt.

Adolphe et Adélaïde sont arrivés à Paris. Celle-ci a sauvé son mari ; elle a montré un zèle, un courage extraordinaire. Son époux étoit condamné à

la mort ; déjà on le conduisoit hors du tribunal, lorsque sa femme l'entraîne au milieu de la salle, ouvre ses habits avec violence, et montrant les blessures d'Adolphe aux spectateurs : « Vous l'assassinez ! dit-elle avec une voix forte, et son sang n'a pas cessé de couler et coule encore pour son pays et pour vous ! » Elle ôte, en achevant ces mots, l'appareil d'une cicatrice non entièrement guérie; le sang coula..... La beauté et le généreux enthousiasme d'Adélaïde, la grâce mâle et remarquable d'Adolphe, émurent le public; la foule des bonnets rouges murmura; les juges eurent peur, et la sentence fut révoquée. Ils convertirent l'arrêt de mort en une prison perpétuelle, qu'Adélaïde eut la permission de partager ; et le même événement, qui nous délivre des soupapes de l'horrible Carrier, rend nos amis à la liberté et à nos vœux.

La santé d'Adélaïde se ressent des

événemens. Elle a été délivrée, dans la prison, d'une petite fille dont j'ai été la marraine : je lui ai donné le nom de Géorgina.

Cette enfant est le portrait de son père. Il est impossible de ne pas envier le sort d'Adélaïde et d'Adolphe. Si l'on pouvoit être durant la vie entière ce qu'ils sont en ce moment, sans doute le bonheur seroit dans l'amour. Quand les regards de cette jeune mère se promènent des traits de son époux à ceux de son enfant, tous trois, même la foible créature, semblent livrés à trop de douces sensations pour pouvoir les exprimer.

Le bonheur d'Adolphe désole l'époux de Marie. Il aime avec violence. Celle-ci est dominée par une tristesse invincible; sa santé devient de jour en jour plus foible. Quand elle est mieux, quand elle veut me rassurer et qu'elle sourit, de profonds soupirs s'échappent malgré elle de son sein agité !..... Convaincue

de la fougue des passions du duc et des dangers de Marie, si elle résiste encore, je l'engage indirectement à céder aux vœux de son époux, à remplir réellement tous les devoirs d'épouse. O mon frère! ô mon ami! cher et malheureux Jules! que ta mémoire me pardonne! Je veux que celle qui ne fut destinée que pour toi, que toi seul devois rendre heureuse, soit à un autre! moi qui ai passé toute ma vie à vous élever l'un pour l'autre! O mon père! dans quel chemin opposé je me vois entraînée aujourd'hui! Je sens avec une vive douleur la vérité de ce que vous me répétez dans vos lettres sévères, mais chéries: *Oui, puisque son bonheur est à jamais perdu, il faut qu'au moins son devoir lui reste!*

Je suis effrayée de la violence des sentimens du duc; je n'ose m'arrêter sur la possibilité des malheurs que je redoute..... Il n'aime point ma chère, mon incomparable Marie comme elle

doit être aimée; son extrême beauté seule le touche. Cette âme si noble, si pure, si délicate; cette raison parfaite; cet esprit juste, vrai et naïf à la fois; cette sensibilité touchante; jusqu'à ses larmes et ses souffrances, le duc ne voit rien....; il n'imagine rien au-delà de la possession de sa femme..... Il est comme tous les hommes! Pourquoi faut-il qu'il ait des droits incontestables sur elle? Pourquoi tant d'autres qualités l'ont-ils mis en état de profiter de nos malheurs et des circonstances? Ah! pourquoi, enfin, se trouve-t-il l'époux de ma pupille?

Jusqu'ici il est impossible de lui faire le moindre reproche; mais je vois se former l'orage..... « Je ne me plains pas à Marie, me dit-il; cependant ma position me devient insupportable. Je ne sais quelle contenance faire: chacun connoît notre manière de vivre. Adolphe, Adélaïde, vous-même, Hermacinthe, ne riez-vous pas de la sottise

de ce conseiller, que sa femme reçoit en époux quand il lui plaît ? Eh bien ! il n'est point aussi ridicule que moi.... »

Je dois lui rendre la justice de dire que, loin de se plaindre dans le monde ou de laisser apercevoir ses combats, la noblesse de ses sentimens et de sa conduite est parfaite : c'est ce qui trompe Marie; elle s'imagine qu'ils peuvent toujours rester ainsi....

Elle vouloit que nous retournassions à l'Ermitage ; mais outre que tout est dévasté et détruit, je redoute ce séjour pour elle et pour moi.

Le duc veut passer quelque temps à la terre lointaine dont il porte le nom : nous partirons incessamment. Nous habiterons une petite ville ; nous ne serons point importunés par les distractions du monde.... Nous oublierons peut-être les beaux jours passés et ceux qu'ils nous promettoient....

« O ma sœur! me disoit hier Marie,

qui l'eût dit qu'une froide et sérieuse amitié seroit à peine le partage de mon époux ? Les regrets, les souvenirs, les pleurs éternels de mon cœur le ferment à jamais à toute consolation. Il faut vivre pour se sentir mourir à chaque instant ! . . .

Pauvre enfant ! tu crois cependant remplir tous tes devoirs d'épouse ! que ton erreur ne peut-elle être plus longue ! .... Ta santé dépérit par l'absence de celui que tu ne reverras plus. Que vas-tu devenir, quand un autre te forcera de feindre pour lui la tendresse que tu ne peux sentir, mais que tu lui dois ?

Le duc ne respectera point la douleur et les pleurs de sa femme. Son opinion est que mon sexe est toujours retranché derrière ces deux barrières ; qu'il est impossible de faire quelque chose de nous, si l'on ne sait franchir ni braver ces foibles remparts... Son sentiment est celui des hommes du

monde livrés à la dissipation et à la fougue de leurs sens. Que nous présage un tel caractère !...

Je m'aperçois qu'il combat la résistance invincible de sa femme. Celle-ci craint que je ne me prononce contre elle, et me cache ses peines; mais je les devine toutes, et malgré moi je ne vois que trop que Marie doit ou céder à son époux ou périr. Sa santé, ses forces sont hors d'état de soutenir long-temps encore des combats, qui, avec leur insupportable agitation, lui font sentir plus vivement ses regrets éternels!....

La douce situation d'Adolphe et d'Adélaïde, leur intérieur si gai, si raisonnable, si touchant, leur bonheur constant, rendent Marie d'une tristesse plus profonde encore.... Je devine les sensations qu'elle éprouve. Elle a raison : elle eût été plus heureuse encore, plus digne d'envie, s'il est possible, avec mon malheureux frère !....

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

C'EN est fait.... Marie, déjà liée au due par des liens indestructibles, Marie est à lui pour toujours.... Le premier sourire de l'amour heureux, cette douce extase que je fus au moment de voir naître dans les regards de mon frère et de Marie, ce bonheur de deux êtres chéris que j'ai préparé si long-temps d'avance.... un autre a prétendu en jouir; un autre t'en a privé à jamais, ô mon frère; un autre a empoisonné le plus beau moment de ma meilleure, de mon unique amie!... Ce premier sourire de l'amour heureux, cher Jules, quand tu reviendrois au monde, il ne seroit plus ton partage!.... Lorsque la

veille de ton départ tu reçus de ta cousine cet innocent baiser, que tu me parus agité moins du délire du bonheur, que du pressentiment de celui que tu attendois incessamment, tu considérois sans doute cette douce caresse comme l'une des moindres faveurs que l'amour te devoit. Eh bien ! cher ami, que ta mémoire me pardonne; mais cette courte jouissance sera l'histoire entière de ton bonheur !

Pardonnez-moi aussi mon trouble, ô mon père; il est excusable dans ce moment funeste. Quand Marie, victime innocente et crédule, se laisse immoler à ses devoirs sans connoître le prix du sacrifice, ce moment doit m'affecter douloureusement; il me rappelle le frère, l'ami, le pupille que j'ai perdu, que je regretterai toujours. Je souffre d'autant plus que je suis forcée de cacher soigneusement le poids de ma résignation à l'amie par qui je serois seule

consolée, si je pouvois l'être jamais!

Le duc, sans que je m'en fusse aperçue, avoit fait des tentatives pour se rapprocher de sa femme. Il l'accoutuma à le recevoir dans son appartement plus souvent et plus tard; mais lorsqu'il ramenoit le discours sur leur position: « O le meilleur des hommes après lui, disoit Marie d'un air suppliant, n'exigez pas de moi un sacrifice au-dessus de mes forces! Comme l'on ne peut vivre deux fois, ainsi je ne puis aimer un autre que Jules. Il est mort, il est vrai; mais je ne le suis pas encore; et c'est alors seulement que je changerai!... Hélas! comment peut-on aimer deux fois? Les soupirs d'un cœur affligé peuvent-ils avoir quelques charmes pour vous? Cessez de m'offrir le tableau enchanteur du bonheur de famille; l'exemple d'Adélaïde suffit assez: mais je ne dois pas vivre toujours déchirée par les regrets, et après moi.... »

Le duc pleura avec elle, lui promit tout ce qu'elle voulut; et dès qu'il vint me raconter leur entretien, sa première impatience, sa première ardeur étoient déjà revenues. Étrange contradiction du cœur humain ! Nous nous désespérons d'une résistance qui mérite et double notre estime; et cette résistance même augmente nos désirs !

Marie me cachoit la plus grande partie de sa souffrance et des regrets qui la déchiroient à l'aspect du bonheur et des plaisirs d'une bonne mère de famille. Comment une âme comme la sienne ne concevroit-elle pas toutes les délices de l'amour maternel ? Moi-même je l'apprécie; il n'est ni trompeur, ni dangereux; c'est ce que la Providence a mis de plus céleste sur la terre !....

Je me confirmai dans l'opinion que le dépérissement de sa santé provenoit de ses chagrins. Je réfléchis aux derniers mots de son entretien avec le duc : « je

ne serai pas toujours déchirée par les regrets, je ne dois pas vivre toujours.... et après moi.... »

Notre digne et savant médecin *Pinel* m'avoit parlé longuement sur Marie; il m'avoit effrayée sur les suites de sa position actuelle.... Je ne doutai plus que le seul parti qui me restât ne fût de seconder les projets de l'époux de ma pupille.....

Je profitai d'un jour que nous passâmes presqu'entièrement chez Adélaïde. Cette charmante nourrice, vouée à son état avec un bonheur si vrai, si complet, si exempt de tout sentiment pénible, paroissoit un ange.

Je ne pus m'empêcher de faire la réflexion que le bonheur est sur la terre, mais que nous ne savons pas l'apercevoir. Un retour sur moi-même sembloit me condamner; mais ma conscience est tranquille. Jules n'étoit-il pas mon enfant? Marie, mes orphelines ne le sont-

elles pas? On pourra peut-être m'accuser d'égoïsme, en examinant avec quel soin j'ai profité de l'occasion que la Providence m'a fournie de me conserver tous les liens, toute la douceur des plus vives affections, sans leurs fragiles illusions et leurs foiblesses. Ma conscience m'absout; jamais cet horrible caractère ne sera le mien!

Nous parlions de bonheur devant Adélaïde, lorsqu'elle s'écria: « A quoi servent tant de théories et de définitions? Il vaut mieux en goûter un peu, que de chercher sans cesse le meilleur; je crois que les systèmes et les discussions l'effraient. » Elle donna ensuite son opinion; et se contredisant sans s'en douter, elle vouloit définir le bonheur, dont elle nous offroit si bien le modèle! La petite Géorgina, qui se plaît sur les genoux de sa mère, s'essayoit à prononcer quelques paroles.... Elle promenoit ses petites mains sur la figure

d'Adolphe et d'Adélaïde, en leur donnant alternativement le nom de Maman.

Le soir le petit cercle d'Adélaïde s'accrut par la visite de plusieurs connoissances. On parla du conseiller dont Adolphe se moque; on le tourna si fort en ridicule, de même que sa femme, quoique celle-ci soit cependant vertueuse, que le duc ne put se contenir. « Vous voyez, me dit-il à voix basse, la mesure est comblée. Jugez-en vous-même. Cette situation est si choquante, qu'Adolphe même, qui n'ignore pas combien leurs propos me sont applicables, ne peut se dispenser d'en rire. » Il sortit. Marie, absorbée dans ses fréquentes distractions, ne comprit pas d'abord tout ce que cette scène avoit d'offensant pour elle. Adélaïde s'absenta; je pris Adolphe à l'écart; ce ne fut pas sans intention, je l'avoue. Restée seule au milieu de plusieurs jeunes femmes fort aimables, mais d'un esprit

subtil et caustique, Marie eut quelque peine à se défendre. Elle loua son époux, et persuada tout le monde, par son air et le ton de ses discours, qu'il étoit avec elle beaucoup mieux qu'on ne le croyoit.

Pinel, que je trouvai au retour, me conseilla d'insister sur ma résolution à l'égard de Marie..... « Point de milieu, me répétoit-il : ou les sentimens maternels viendront l'attacher fortement à la vie, indépendamment de l'influence que sa situation morale aura sur sa santé, influence que je ne puis expliquer, mais dont je suis presque certain, ou bien elle tombera bientôt dans un état incurable. Vous voulez qu'on vous parle franchement; je le fais. Je vous estime trop pour vous cacher la vérité. »

Je n'hésitai donc pas; je prolongeai notre soirée le plus possible. Je lui proposai la lecture de la nouvelle Héloïse, et je choisis de préférence l'époque de son mariage avec M. de Wolmar. Comme

vous pouvez penser, je lui cachai et les torts de Julie, et leurs suites. Marie n'auroit rien compris à tout cela..... Quand je la vis enthousiasmée des douceurs de la maternité, je lui parlai de ses devoirs, des fautes que le duc pourroit commettre, si son épouse se refusoit à les remplir, fautes dont celle-ci seroit responsable par cette raison. Je lui parlai avec tendresse, mais avec force; j'endurai ses larmes, ses supplications touchantes..... Si vous l'aviez vue, mon père, en cet instant solennel, combien vous auriez admiré cette créature céleste! A genoux, les mains jointes, elle me conjuroit de lui laisser au moins la consolation de n'être point à d'autre qu'à son unique ami. Ses beaux cheveux s'échappèrent; son schall s'ouvrit, et, dans son désordre, le portrait de Jules apparut à mes yeux. Pauvres enfans! tous deux malheureux, et malheureux par moi!..... Je mêlai mes

pleurs aux siens..... Cependant la voix de la raison fut la plus forte, et je la décidai à se confier entièrement à son mari, à lui promettre tout ce qu'il avoit droit d'attendre de la meilleure des épouses. « Sois, dis-je en l'embrassant tendrement, aussi bonne femme, aussi douce, aussi soumise à ta destinée, que tu fus toujours excellente amie, excellente fille..... » Elle essuya ses larmes, toujours renaissantes malgré ses efforts. « Elles cesseront, prononça-t-elle avec peine; elles cesseront, je vous le promets. » Elle voulut affecter un air joyeux, elle appela en vain un sourire sur ses lèvres; et, me tendant sa main avec le portrait de Jules, elle ajouta : « C'en est donc fait, mon Hermacinthe, je ne dois plus garder même son image !... Reprenez-la, ma cousine; vous pouvez la conserver toujours, vous êtes plus heureuse que Marie ! — Non, non, garde ce souvenir. Ton époux n'ignore au-

cune de tes actions, aucune de tes secrètes pensées. Miroir fidèle de ton âme, ta physionomie ne sauroit se ternir par la dissimulation; on y lit tout ce que tu éprouves. — Non, répliqua cette jeune épouse : Jules toujours dans mon cœur; jamais, jamais devant mes yeux!» Son attendrissement recommença; j'acceptai le portrait, bien décidée à le le lui faire reprendre. Son mari et moi voulons que dans quelques jours elle le retrouve dans son écrin, non pour le porter, mais pour le conserver comme le souvenir d'un frère tendrement chéri!.....

Devinez-vous, mon père, les tourmens de mon âme dans cette pénible soirée? Qu'ils se trompent ceux qui croient que les souffrances, les malheurs les plus insupportables dépendent des grandes affaires et des grands événemens du monde! C'est sous le toit paisible de l'âme honnête et malheu-

reuse que gissent les véritables douleurs!

Je jetai alors un regard sur le portrait de mon frère chéri.....; je fus surprise d'y distinguer une inscription peinte dans le portrait même. La voici : *La mort d'un tendre ami commence notre mort!*

Cette devise suffira pour vous donner une idée exacte de la situation de Marie!..... Elle me parut arrivée au moment de l'obéissance et de la résignation. Je la conduisis dans sa chambre à coucher. Le duc guettoit ce moment. Je les y abandonnai tous deux. Adieu! adieu! leur dis-je d'un ton déchirant, malgré mes efforts pour surmonter le trouble de mon âme.

J'avois besoin de solitude. Ma douleur prit un libre cours dès que je fus seule. La nuit entière suffit à peine pour remettre mes esprits... Il étoit grand jour quand j'entrai chez Marie. Le duc étoit absent. Ma fermeté s'évanouit devant

l'abatttement et l'indisposition de cette jeune épouse..... Pauvre enfant! Au jour qui devoit être le plus beau de sa vie, entourée de fleurs et des apprêts de noces, elle avoit l'air d'une jeune veuve, ou d'une religieuse qui vient de prononcer des vœux éternels, plutôt que l'apparence d'une femme heureuse! Nos larmes se confondirent; et nous nous abstînmes de prononcer un *nom* présent à la pensée de toutes deux.... Je ne l'ai presque point quittée durant les quinze jours qu'elle a été retenue au lit par son indisposition. Elle est mieux maintenant, et j'en profite pour vous faire ce triste récit.

Le bonheur du duc, sa joie entière et bruyante m'ont vivement peinée. Comment les soupirs, la souffrance de Marie peuvent-ils lui échapper? Quel manque de délicatesse! J'en serois inconsolable, si l'excès de la passion ne l'excusoit, en quelque sorte, malgré moi.

Qui me l'eût dit, ô mon père! Le temps rapide change jusqu'aux devoirs! Mais, n'importe; aussi long-temps que je serai obligée de supporter mon sort, je saurai y résister!

Doe wel en zie niet om (1), c'est la devise de mon pays, ce sera celle de toute ma vie.

---

(1) Fais ce que dois : advienne que pourra.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Il y a, dans les événemens de notre destinée, un ordre, une succession, qui semblent être l'effet du hasard, et que je crois bien plutôt réglés par la Providence. Si ce n'est pas toujours pour notre contentement, c'est, et ce doit être toujours conforme au but de notre existence.

La force des événemens politiques, l'indispensable nécessité, ont mis ma jeune pupille dans les bras d'un autre que Jules, contre notre volonté, contre celle de Marie. A peine cela eût-il eu lieu, que les événemens changèrent entièrement; tous les ennemis de notre repos, nos persécuteurs disparurent; les lois barbares, la force, qui nous avoient

entraînées à ce fâcheux résultat, cessèrent tout à coup ! Nous devînmes libres .... lorsqu'il n'étoit plus temps !

Aujourd'hui que Marie, déjà épouse, a consenti à en remplir tous les devoirs; qu'après mille soins, mille peines, j'ai obtenu d'elle un sacrifice entier ..., je m'aperçois qu'avec plus de résistance, plus d'adresse, quelques semaines de retard encore, j'aurois pu épargner à Marie les peines mortelles, la douleur ineffaçable que le dernier abandon de sa personne lui ont à jamais causées..... Hélas ! le duc, amant de sa femme, amant furieux et violent, il y a peu de semaines, n'est plus maintenant que poli et galant. Il aime toujours Marie, mais avec une légèreté, une suffisance que je ne puis supporter. Il a, sans doute, des liaisons coupables avec des femmes perdues; j'espère que Marie l'ignorera toujours !

Pour lui, il ne voit pas qu'elle se

donne en victime ; il n'est occupé que de la beauté de sa femme. Celle-ci se fait un devoir et s'efforce de cacher les chagrins qui la dévorent ; elle parvient à déguiser sa répugnance devant le monde, mais non entièrement à mes yeux.

Elle a établi un ordre parfait dans sa maison ; chacun doit se tromper sur son intérieur. Elle est si douce, si égale ; jamais gaie, mais jamais de mauvaise humeur !

Je lui ai inspiré une grande opinion, une grande idée des délices de l'amour maternel ; elle envie le sort d'Adélaïde : c'est déjà un bonheur !

Nous allons partir pour *Ast*. On dit que les voyages sont les meilleures distractions. Dès que nous serons arrivées, elle se trouvera comme dans un monde nouveau. Ne lui donnant pas ainsi le temps de se reconnoître, nous achèverons l'année, et, avec elle, nous arriverons à une époque de consolation réelle, si notre espoir se confirme.

LETTRE

D'ADÉLAÏDE A MARIE.

Apprenez, aimable Marie, que Géorgina a l'espoir d'avoir un frère ou une sœur vers la fin de l'année. Désirez un garçon pour moi; mon Adolphe seroit si heureux de se voir un héritier ! Puis nous aurions des occupations pour tous deux; maintenant il dispute avec moi de soins et d'attention pour sa fille. « Adélaïde, me disoit-il un jour, je n'aurois jamais cru qu'il fût si doux de servir une petite créature ! » C'est une tendre vénération qu'il a pour moi depuis que je suis mère, depuis qu'il m'a vue nourrir mon enfant. Il croit sincèrement que les femmes ont de grands avantages sur les hommes. « Que les mères sont heu-

reuses ! Adélaïde, ajouta-t-il encore ; leur enfant sort de leur sein ; et de leur sein il reçoit pendant long-temps son existence journalière ! » Je voulus m'égayer en répondant en ces mots : « Tu ne m'enleveras aucun de ces avantages de notre sexe. Messieurs, vantez-vous, affectez une suprématie dont vous êtes si fiers ; une mère brave votre orgueil et vos prétendus priviléges, et jamais n'a raison de les envier. ... »

Je dus le ménager ; sa peine étoit visible : je le consolai en l'admettant à l'honneur de partager mes soins pour sa fille. On dit que les hommes ne doivent point s'occuper des détails relatifs à leurs enfans encore au berceau ; que ces minuties ne sont pas faites pour eux ; qu'elles les abaissent..... Je ne sais comment sont les autres ; mais pour mon Adolphe, c'est bien différent. Je ne suis pas aveugle sur son mérite ; mais aucun grand homme passé, présent, futur, ne

me semble digne de lui être comparé, lorsque je vois ce jeune homme, autrefois si fougueux, si volage, si étourdi, maintenant réservé, raisonnable, tendre et modeste, me servir, servir son enfant, non-seulement avec plaisir, mais même avec orgueil. Je vois avec fierté, je dois en convenir, ces mains qui furent honorablement armées pour la défense de leur pays, presser ma fille sur un sein couvert de nobles cicatrices. Que je plains les maris qui diffèrent du mien ; ils se privent *de ce que le ciel a mis de plus doux sur cette terre!* Notre Hermacinthe a bien raison de le penser!

Quoique nous ne soyons pas unis depuis beaucoup d'années, il y a entre Adolphe et moi une multitude de circonstances qui vieillissent nos relations. J'ai besoin de réfléchir, de compter, d'oublier mes sentimens et son image, pour me rappeler que notre union n'est

point ancienne, qu'on peut encore l'appeler nouvelle!....

Durant ma délivrance, chère Marie, dans cette prison que je ne reverrois pas sans joie, sans attendrissement, malgré son aspect sombre et triste, durant ma délivrance, la main de mon époux, que je serrois avec force, non-seulement me soutenoit, mais sans exagération aidoit à la fin de mes douleurs! Je fus six semaines sans quitter ma chambre; Adolphe n'abandonna presque jamais le chevet de mon lit. Il me veilloit, me servoit, me consoloit; et dans ce moment les caresses d'un époux, quelle que soit sa figure, le rendent si intéressant! Jugez ce que devoit me paroître mon bel Adolphe, chez lequel je remarquois fort bien que Géorgina achevoit la révolution que j'avois commencée un an auparavant. Un service prend plus de prix par le mérite de celui qui le rend: A la moindre des attentions

de mon époux se joint une foule de douces pensées. Celui qui me sert n'est point un mercenaire, me disois-je; c'est un intérêt pur et réel qu'il a pour moi, qui vient de doubler son existence. Mes douleurs, je les sens moins que lui; j'en connois toute l'étendue, tandis que sa tendresse les lui fait exagérer. Ainsi je cachois mes petits maux, pour lui en épargner de plus grands. Mais quand je devins sérieusement malade, je m'abandonnai entièrement à lui, sûre que je n'avois plus rien à faire, quelque grave que je crusse ma maladie, dès que je la lui avois confiée. Tout ce qu'on pouvoit humainement faire étoit fait; je n'avois besoin que de l'en informer. Je voyois dès lors tout ce qui se passoit dans son âme, et cette alternative d'espérance et d'inquiétude quand il m'observoit. Plus tard je jugeois par ses rapports, ses observations aux médecins, par ses questions, combien j'avois deviné juste

le matin; j'étois étonnée qu'il eût pu si bien découvrir mes sensations intérieures. Bonne Marie! une chose me fâche; c'est que je suis trop heureuse pour pouvoir l'être toujours, et puis, qu'il faut mourir un jour séparément! Ah! si du moins on pouvoit s'en aller ensemble du même coup!....

J'ai éprouvé dans le monde une surprise bien agréable; j'ai rencontré des personnes qui ne vouloient point absolument que nous fussions époux. *C'est le frère et la sœur,* disoient ces étrangers. Savez-vous pourquoi? parce qu'ils nous voyent toujours ensemble; parce que, dans notre douce familiarité, nos regards n'ont rien à se cacher, et que nous paroissons nous être toujours entendus! Le monde, les critiques auront beau nous censurer, nous ne changerons jamais. Ah! que je plains bien sincèrement les malheureux condamnés à des liens vulgaires et grossiers, qui ne

leur offrent que tout ce qu'on devroit se dissimuler, et leur cachent les sources inépuisables des jouissances toujours nouvelles de la pureté du cœur, de la vérité, de l'amour seul digne de ce nom, de celui qui est fondé sur l'estime et une amitié vraie et invariable!

Vous me demandez beaucoup de détails sur mon intérieur; je vous obéis. Vous m'avez montré trop d'intérêt, pour que je redoute de vous fatiguer.

Vous désirez connoître exactement toutes nos occupations; ma fille en est l'objet principal. J'ai persuadé à mon époux d'adopter un plan stable, et de nous y tenir scrupuleusement. Sa vivacité françoise a eu quelque peine à s'y soumettre; aujourd'hui il y trouve son bonheur. Nous voyons avec peine les heures venir changer nos occupations; mais l'expérience nous a appris que s'il en coûte de quitter les plus agréables à des momens précis, c'est cependant le

meilleur moyen pour y revenir plutôt, et avec le même plaisir.

Les soirées si longues de l'hiver, ces jours interminables de l'été, ne m'ont jamais paru tels. Hormis les premiers mois de mon mariage et le temps où je suis malade, Adolphe s'occupe beaucoup; même en prison, il n'a point perdu son temps. Mais je dois avouer que nous interrompons souvent nos affaires de la journée pour nous faire de courtes visites: les repas, les soirées, nous sont entièrement consacrés. Adolphe s'absente rarement, et, j'en suis sûre, plus encore qu'il ne le voudroit. En voici la preuve: il a été obligé de dîner hier chez une grande dame; il a été dans la nécessité d'accepter, c'étoit la quatrième fois qu'il étoit demandé; il devoit d'ailleurs m'excuser. Je ne puis supporter les dîners d'apparat; j'aime un bon petit dîner avec mes amis, c'est-à-dire peu nombreux. Les grands dîners de céré-

monie, où l'on mange froid, où l'on ne sait à côté de qui l'on se trouve, où l'on est obligé de converser avec des gens dont on ne se soucie guère, me semblent une des *comédies de la société*, pour m'exprimer à la manière d'Hermacinthe. Au retour d'Adolphe, je fus agréablement surprise; je ne l'attendois qu'une heure plus tard, je le remerciois de m'avoir préférée. « Tu ne me dois pas de reconnoissance, répondit Adolphe; les plus brillantes fêtes, les prétendus plaisirs du monde, les plus aimables femmes, quand tu n'es pas avec moi, ne sont plus qu'ennui; ils me contrarient, me déplaisent; je ne vois en eux que des obstacles qui me séparent de toi, et qu'il me tarde de franchir. »

Chère Marie, n'est-il pas aimable, mon Adolphe? Ses discours le sont bien moins que sa conduite, que ses sentimens. Simple, naturel en tout, quand

quelque parole flatteuse pour sa femme lui échappe, c'est toujours sans qu'il s'en doute d'abord. Une fois prononcée, il faut bien y croire, puisqu'elle est vraie; il faut bien qu'il la confirme lui-même, puisqu'il ne seroit pas cru, s'il pouvoit mentir.

Que j'aime à répondre à vos lettres, mon aimable cousine! vos désirs, vos questions sont toutes selon mon cœur! Mais il n'en est pas de même de celles que je suis obligée de supporter quelquefois. Je veux cependant vous communiquer mes réponses sur deux articles qui vous ont échappé, la fortune et le commandement. Ce que je pourrai vous dire à ce sujet vous fera connoître mieux que toute autre chose mon Adolphe. J'ai rarement pris la peine de répondre réellement à ces deux questions, parce que, dans le grand nombre de mes connoissances, une ou deux seulement étoient mues par un intérêt vé-

ritable en les faisant; j'ose croire à celui de Marie, si digne d'apprécier le bonheur dont je jouis !

C'est sur ces deux articles que je dois admirer la conduite de mon époux. Avant notre mariage il obtint de moi un entretien particulier, et me tint ce discours, que je n'ai point oublié, et n'oublierai jamais :

« Adélaïde, avant d'être unis à jamais l'un à l'autre, j'ai besoin d'une explication où nos cœurs n'entreront pour rien.

» Quoique je vous aime sincèrement, que toute ma vie doive vous le prouver, il faut, pour l'intérêt de notre commun bonheur, nous entendre sur ce qui est étranger à nos sentimens, et pourroit leur nuire.

» Nos parens veulent que la fortune soit un des liens principaux de notre union, et je pense aussi que c'est la deuxième condition essentielle pour le mariage.

» Ceux qui croient qu'elle est tout pour le bonheur de deux époux, se trompent à l'égal des jeunes gens qui s'imaginent que l'amour seul est suffisant.

» La convenance des caractères, l'amitié véritable, l'amour, enfin, est le premier objet à considérer; le second, mais le second objet essentiel, indispensable, c'est la fortune. Ces deux choses ne peuvent être isolées sans danger; elles sont, elles doivent rester inséparables. Je me flatte que le premier article ne vous embarrasse pas, me dit-il en souriant; quant au second, nous sommes l'un et l'autre plus riches qu'il ne nous est nécessaire. Je vous demande de consentir que l'un de nous renonce à sa fortune; sans cela point d'union entière, point d'accord constant à espérer. »

Je n'hésitai pas à me choisir moi-même. « Je m'en remets entièrement à

vous, lui dis-je. Quand je vous ai donné mon cœur et ma main ; quand je n'ai à espérer le bonheur que de vous, je puis aisément ne point me conserver d'autre recours.

» Je vous rends grâces, me dit-il avec une émotion touchante, et en se mettant à mes genoux. Cette confiance entière est digne de mon amour et de mon éternel dévouement. Chère Adélaïde, il est donc vrai que j'ai trouvé la femme selon mon cœur ; celle que, dès mon enfance, je me suis plu à imaginer ! Point d'intérêt différent dans la maison ; soyez-en la souveraine : je ne veux être que votre premier ministre. Nous serons toujours d'accord, puisque vous consentez à changer de suite ce qui pourroit être des occasions de mésintelligence entre nous. »

Nous passâmes ensuite près de quinze jours à rédiger un petit règlement sur l'ordre de la maison, de nos occupa-

tions, de nos affaires, de nos usages, et sur nos libertés réciproques. Je ne vous enverrai pas cette espèce de constitution; la vôtre vaudra mieux pour vous.

Nous confiâmes nos résolutions à nos parens; ils furent fort étonnés. L'article de la fortune parut un peu dur à ma famille, et s'allioit mal avec notre froid, mais indestructible orgueil hollandois. Ils vouloient me la réserver en cas de séparation. Adolphe devint furieux à cette seule idée, et ne voulut jamais le permettre; enfin, tous consentirent et nous approuvèrent.

Quant au commandement, tout ce que je puis vous assurer, c'est que, bien certainement, il n'y a qu'une volonté dans la maison. Adolphe ne fait rien de quelque conséquence, que nous n'y ayions réfléchi en commun, que nous n'ayions examiné et discuté la chose sous tous les rapports. Pour moi, ma règle,

c'est la volonté de mon époux. Je suis convaincue que notre destinée est de suivre celle du maître que nous nous sommes choisi; la liberté de ce choix est le plus grand acte de puissance qui nous soit permis.

Jusqu'ici rien n'a dérangé notre résolution : les troubles, les malheurs, la prison, la crainte de l'échafaud, rien n'a eu le pouvoir de nous éloigner l'un de l'autre.

Mon Adolphe ne peut changer : il est revenu au droit chemin, après avoir connu les erreurs de la jeunesse. Il les apprécie à leur juste valeur; il n'y a nul risque.

Pour moi, si jamais je pouvois changer, il me ramèneroit : car il est impossible de mériter mieux l'estime et le respect de sa femme que ne le fait Adolphe.

J'ai accepté le pouvoir passif de souveraine, pour lui laisser entièrement le

gouvernement. Je n'ai qu'à me plaindre de la docilité, du dévouement absolu de mon premier ministre, qui, s'il le pouvoit, se réduiroit au poste de mon secrétaire. Il ne sait que m'aimer; je suis le but de toutes ses pensées, de ses actions..... Quand il ne fait rien que pour moi, puis-je faire autrement que de chercher à deviner, à prévenir ses moindres désirs, afin d'avoir l'apparence de commander, afin de lui obéir malgré lui-même ?

LETTRE

D'HERMACINTHE A ADÉLAÏDE.

Il est donc vrai, bonne Adélaïde, que tout est illusion dans ce monde ! vous seule pouvez penser le contraire. Puissiez-vous en être toujours persuadée ! Nous faisons des projets, nous nous donnons mille peines pour les faire réussir; et quand nous touchons au but, que tout semble avoir réussi, tout change soudainement !.....

Nous sommes établis près de la petite ville d'Ast. La santé de Marie est toujours languissante; elle ne cesse de souffrir. Son époux, au comble du contentement, ne partage nullement mes inquiétudes.

Lorsque j'entends mon amie soupi-

rer; que ses yeux rouges et fatigués m'annoncent quelle a été leur occupation durant mon absence; que je songe à sa position, je blâme ma tendresse et mes soins, je me repens d'avoir recherché tous les moyens possibles pour conserver notre existence. Cependant je ne sais, mais l'impulsion secrète qui me fait agir est si forte, et quelquefois si indépendante de ma raison qui la condamne, que je ne crois pas suivre mon sentiment, mais celui d'une autorité supérieure; et cela me donne l'espoir insensé d'un dénoûment moins lugubre: comme s'il pouvoit y en avoir pour nous d'autre que la mort! O Adélaïde! tout est fini pour vos amies; soyez heureuse, du moins soyez-le pour nous toutes!

Le duc a trouvé, dans sa petite ville, un grand nombre de connoissances. Jeune, aimable, animé par les succès qu'il a eus dans le monde, et par la va-

nité à laquelle il est enclin, Marie est un triomphe continuel pour lui. Je ne puis me défendre des plus vives craintes à cet égard. Ils vivent dans la meilleure harmonie, mais dans une froideur extrême. L'un découvre moins que jamais les précieuses qualités de sa femme, qui, de son côté, n'imagine et ne sauroit imaginer tous les travers et toute la mauvaise conduite de son époux. Si elle s'apercevoit enfin qu'il n'a pour elle aucune amitié, puisque les sens sont tout chez lui, je redouterois qu'elle n'eût horreur de mon désir de la voir mère, et tout seroit perdu dès lors, car cela seul peut la sauver.

Nous avons passé par Strasbourg. Là, bonne Adélaïde, j'ai entendu raconter tout ce que vous avez souffert, tout ce que vous avez fait!

Le duc étant presque seigneur du lieu que nous habitons, nous sommes obligées de nous entourer de la société qu'il

renferme. Que vous dirois-je d'elle que vous ne puissiez imaginer aisément? Point de décence, de délicatesse, de goût, de mœurs; une soif aveugle des plaisirs ou plutôt du mouvement; l'avarice, la mauvaise foi, l'astuce, la fausseté la plus grande, l'irréligion, tel seroit le résultat de mes observations. C'est ainsi partout, me répondra-t-on peut-être; ces défauts sont très-anciens; ils ont précédé la révolution et la destruction générale des institutions? D'accord; mais au moins y avoit-il autrefois quelque grâce, quelque délicatesse, une sorte de décorum que l'on ne respecte plus.

Une jeune dame, à qui j'ai dû faire visite, et qui relève de couches, m'a tenu ce singulier propos, auquel vous pensez bien que je me suis gardée de répondre: « Il me tarde d'être débarrassée de tout ce tripotage d'enfans. Le carnaval est commencé; que je serai

heureuse d'avoir fini au temps convenable ! J'aurois été bien fâchée de me trouver en couches deux mois plus tard ! ! »

Cette femme, si enthousiasmée des bals, des fêtes, recherchoit avec fureur tous les plaisirs, tandis qu'elle avoit près d'elle un époux jeune, aimable et fidèle, et deux enfans qui jouoient avec leur père et leur nourrice d'une manière charmante : « J'ai bien fait, me dit-elle encore, de ne pas nourrir mon fils ; si je l'avois entrepris, je m'en serois sûrement repentie, car cela gêne et embarrasse furieusement ! ... »

Le duc, recherché, fêté par toutes les dames, est très-assidu auprès d'une belle Angloise. L'époux de Marie ne m'avoit pas entièrement trompée sur ses mœurs ; mais quelles affreuses vérités je découvre tous les jours ! C'est un homme perdu sous ce rapport, un vrai libertin ; et, pour me servir des expres-

sions d'une femme aussi aimable que célèbre, *il a mis les femmes hors de sa morale ;* aucune n'est sacrée pour lui.

LETTRE

D'HERMACINTHE A ADÉLAÏDE.

J'étois occupée dans mon salon, lorsque Marie est venue brusquement m'interrompre; pâle, le visage long et tiré, les yeux rouges. Je m'aperçus qu'elle étoit malade. Elle se jeta à mon cou. « Tu es malade, lui dis-je. — Oui, oui, je souffre beaucoup, » et en disant ces mots elle s'évanouit, et porta la main sur son sein..... Je devinai son état..., je le lui fit connoître. C'étoit le but de tous mes désirs; j'en ressentis beaucoup de joie..... Je serai mère! dit Marie, avec un étonnement extrême. Elle me considéroit d'un air égaré. D'abord je vis briller dans ses yeux un éclair de plaisir; puis elle se cacha dans mon sein, et ses

larmes coulèrent. Elle me serroit vivement. Mon enfant, dis-je, en affectant encore plus de contentement que je n'en ressentois, sois donc bien joyeuse ; tu trouveras, à t'occuper de ton enfant, le bonheur que j'ai trouvé près de toi.... Quoi ! prononça Marie moins tristement, je pourrois rendre à une autre tout ce que je te dois. — Oui, chère amie, il n'y a point de mort pour une mère ; elle vit dans un autre elle-même. Sorti de ton sein, nourri de ton sang, tu l'aimeras comme je t'aime, il t'aimera comme tu chéris Hermacinthe...., plus encore.—Non, impossible ! » et elle m'embrassa tendrement.... « Il y a donc encore quelque bonheur à espérer pour nous ! ajouta-t-elle ; il te ressemblera, mon enfant : » et elle me considéra attentivement comme au commencement de notre entretien. Elle parcouroit tous les traits de ma figure, comme s'ils lui eussent été inconnus. Assise sur

mes genoux, son bras passé autour de mon cou, elle devint pensive, et elle laissa échapper les paroles suivantes : « Je serai mère ! je sentirai mon enfant promener sur mes joues ses petites mains caressantes ! il rira si je ris; il pleurera avec moi ! Oh oui, le bonheur existe ! Je voudrois trouver un coin ignoré, solitaire, pour cacher celui dont je vais jouir. Il me semble que je ne pourrai y suffire, que les forces me manqueront de plaisir quand je tiendrai mon enfant suspendu à mon sein..... » Elle me considéra plus attentivement en achevant ces mots, se jeta dans mes bras, et, après quelques minutes, me demanda à qui son enfant ressembleroit. Je lui imposai silence; je la fis ressouvenir qu'un certain nom nous étoit défendu.... Je ne doutois nullement qu'elle ne pensât à mon frère dans ce moment. « Oui, dit-elle, ne pensons qu'à mon enfant, uni-

quement à lui. Une bonne mère doit s'oublier pour son autre elle-même.... » Elle aperçut alors Mademoiselle de Melrode, prit son bras, et sortit dans un état mixte de joie, de chagrin, d'attendrissement indéfinissable; elle vouloit sourire, et pleuroit en même temps.

Je ne tardai pas à la rejoindre. Elle ne me parla que de vous, de Géorgina. Vous aimer, vous imiter, c'est son désir de tous les instans. Heureuse Adélaïde, heureuse mère! Quelle plus belle récompense le ciel peut-il destiner à la vertu, puisque votre seule existence est un bienfait pour les autres!

L'époux de Marie est venu me trouver ensuite. Il est joyeux de la grossesse de sa femme; mais la vanité occupe son cœur entièrement. Il est joyeux de prouver au monde que son amour n'est point malheureux, et de l'espérance d'avoir un héritier.

Marie n'eût jamais pu résister à son

émotion, si Jules eût été son époux. Elle ne pense qu'à son enfant; elle semble oublier quelquefois ses malheurs: mais, ou je me trompe fort, ou son amour n'est point étranger à sa gaîté.... Voici ce qu'elle me disoit hier soir. « Que de combinaisons et de relations multipliées il y a dans nos affections, mon Hermacinthe! Il me semble que mon enfant ne sera pas étranger à Jules. Si nous eussions été unis, il seroit sorti de mon sein comme celui-ci fera. Que notre enfant nous eût rendus heureux! Maintenant je n'aurai que l'idée d'une partie de ce bonheur..... O Hermacinthe, qu'une mère est heureuse!...» Comparons, Adélaïde, cette pure jouissance et votre bonheur à ceux de la femme dont je vous ai parlé. La malheureuse ne voit que des joujoux dans ses enfans, qui l'amusent quand ils rient et jouent modérément, qui l'impatientent et l'ennuient s'ils deviennent bruyans.

Je me souviens d'un jour que j'ai passé chez vous. Ma petite filleule s'agitoit vivement sur le parquet ; et vous, méchante ! vous la regardiez sans inquiétude vous tendre ses petits bras, et vous demander les joujoux que vous lui présentiez. Mais quand elle vint à vous, enfin, et que, grimpant sur vos genoux, elle s'empara en triomphe de l'objet de ses désirs, je vous vis supporter patiemment, même avec plaisir, ses cris bruyans, ses gestes précipités. Elle déchiroit, gâtoit vos habits, vous couvroit de baisers, dont une autre qu'une mère eût été peu jalouse, sans que rien pût vous ennuyer, Adélaïde : c'est que votre enfant n'est pas un joujou pour vous. C'est vous, c'est plus encore ; c'est Adolphe et Adélaïde réunis !

Le duc seroit une énigme pour moi, si je n'avois pas réfléchi depuis longtemps sur notre bizarrerie et nos inconséquences. Il est incapable de changer ;

il a connu Marie trop tard. J'ai cherché à découvrir son système dans mes entretiens avec lui. Je me suis aperçue qu'ayant commencé à réfléchir lorsque ses mœurs étoient déjà dérangées, il a adopté tous les bons principes, toutes les bonnes résolutions, excepté en ce qui concerne les femmes; il a laissé à cet égard le pli déjà formé suivre son cours.

Lorsqu'on est, comme lui, capable de bon raisonnement, de réflexion, et de bon jugement, et quand la sensualité et la fougue des passions ne nous aveuglent pas, il doit découvrir alors la vérité. Elle le frappe sans doute de temps en temps ; mais dans ce cas l'on veut absolument trouver dans la dissipation et le train de vie accoutumé, le bonheur que tant d'individus y cherchent et imaginent, et qui n'y est réellement pas. On se souvient qu'on s'est engagé dans cette route, dans ce but, et l'on veut l'atteindre bon gré, mal gré. On ne veut rien perdre de sa

première espérance..... Secrètement l'on sent déjà que l'on n'est plus en état de changer, et l'on s'obstine à vouloir soutenir cette espèce de pari contre soi-même.

LETTRE

DE LA MÊME A LA MÊME.

Vous vous imaginez, chère Adélaïde, que vos amies voient leurs chagrins diminuer, qu'elles trouvent au moins quelque tranquillité? Hélas! il s'en faut de beaucoup. Marie, ma chère Marie a encore a souffrir! Pourquoi faut-il que j'aye raison d'une manière si pénible pour moi et les miens?.... Dans le malheur irréparable où les événemens ont plongé Marie, je savois qu'elle n'auroit aucun contentement réel; mais j'avois tout lieu de croire que du moins son mari ne troubleroit jamais sa tranquillité par les travers et les vices du temps.

Je voyois qu'il n'avoit point pour

son angélique femme un attachement véritable ; il n'est pas capable d'éprouver un sentiment profond. Livré au désordre des sens et peu tendre, il aime par caprice et par accès ; mais les personnes les moins passionnées étant souvent exigeantes, je craignois que le duc ne voulût de Marie des sentimens tendres, et toutes les affections d'un cœur occupé dès long-temps, occupé pour toujours.

Je me suis trompée dans l'une et l'autre supposition. L'époux de ma cousine est le plus dissolu des jeunes gens. La main de Marie, sa personne, ont comblé ses désirs.... Ils sont satisfaits ; maintenant il change, et d'une vitesse étonnante. Sa femme ignore ses plus grandes fautes ; mais elle cesse de l'estimer : c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune épouse. Je prévois que rien ne pourra le changer. Le déréglement de ses mœurs est une

habitude de sa première jeunesse; c'est le résultat de ses réflexions et de ses opinions. Sa passion pour Marie a d'abord épuré ses sentimens ou les a contenus. Maintenant que *cette jolie femme* n'est plus une nouvelle connoissance pour lui, il a repris entièrement son ancien caractère.

J'ai dû le surveiller pour l'intérêt de ma pupille; j'ai caché à celle-ci, comme à vous, des actions condamnables, des travers qui seroient dignes d'une punition exemplaire, s'ils n'étoient si communs.

J'ai voulu m'expliquer avec lui, lui faire envisager toute l'horreur de sa conduite; mais nous ne pouvons nous entendre. Il emploie son esprit à s'aveugler, à s'étourdir; il ne voit point de mal où j'en vois tant. Il rit, il plaisante sur les sujets les plus dignes d'attention et d'effroi. Nous ne parlons pas la même langue.

La conduite de Marie est digne des plus grands éloges. Son mari redoute son opinion, et semble la respecter davantage; cela doit être : plus il s'avilit, plus elle se trouve au-dessus de lui. Elle connoît en partie les fautes de son époux, et en est profondément blessée. Son extrême délicatesse la rend très-scrupuleuse sur ses relations avec lui. « Je crains de le voir, dit-elle; il est souillé à mes yeux; je tremble quand il m'approche, et me sens avilie ». Je la devine; vous ne vous imaginez pas tout ce qu'elle souffre. Pauvre Marie! dès tes premiers pas dans la vie te voilà donc, malgré toi, malgré nous, condamnée au comble du malheur, au tourment continuel de feindre un contentement et une tranquillité qui ne seront plus ton partage! Cependant, lorsque dans le monde on parle de ce qui peut avoir rapport aux fautes du duc, il faut la voir se conduire de la manière qui

peut attirer le plus de considération et d'estime sur son époux, sans fausseté, sans mensonge, sans perdre cette fierté qui lui sied, puisqu'elle part d'une âme vertueuse qui s'apprécie et est sûre d'elle-même, et non d'une morgue sans fondement, sous laquelle se cache souvent la nullité du cœur et de l'esprit. Les yeux les plus clairvoyans, les gens les plus instruits des travers du duc en doutent, en voyant l'intérêt et la bienveillance que lui porte Marie. Il s'est lié avec une femme méprisable autant que méprisée; et, grâces à son étourderie, rien ne manque au scandale : le public est instruit de tout. Pour comble d'horreur, il se dit l'ami de son mari, dont le nom est *de la Ville;* il a même un pied à terre dans sa maison, sous je ne sais quel prétexte.

En même temps qu'il entretenoit avec madame de la Ville de semblables liaisons, il témoignoit à une célèbre dan-

seuse, la *Coraly*, une passion aveugle. Le duc est généreux, plus peut-être que sa fortune ne le lui permet. La danseuse ne vit pas sans dépit qu'on lui enlevoit sa proie ; elle médita de s'en venger, d'autant plus que la pruderie de la dame et quelque *decorum* qu'elle conservoit encore, ne donnoient aucune preuve publique de sa honte ; qu'elle affectoit même d'être cruelle, et fâchée d'avoir allumé une flamme coupable, et ne voyoit le duc qu'avec une grande prudence et beaucoup de mystère.

Dimanche passé, lorsque toute la ville étoit à la promenade, la danseuse, qui faisoit exactement suivre sa rivale, découvrit qu'elle étoit sortie avec le duc dans la même voiture, sans livrée, pour une *petite maison* hors des barrières. La Coraly, qui avoit pris ses mesures d'avance, et donné de bonnes instructions à son cocher et à ses gens, part à la recherche de sa rivale avec la plus

grande vitesse, atteint sa voiture à la barrière, comme on étoit arrêté pour payer le droit de passe. Les cochers se disputent, se frappent; les promeneurs se rassemblent. La comédienne descend alors, et se récriant sur le calme et le flegme des personnes enfermées dans l'autre voiture, qui ne faisoient rien pour terminer cette querelle, elle excite la curiosité des nombreux spectateurs sur l'intérieur de ce carrosse, et ouvre elle-même la portière avec une grande vivacité. Le duc et madame de la Ville sont découverts, par le public, dans un extrême embarras.

LETTRE

DE LA MÊME A LA MÊME.

J'INSTRUISIS Marie du désordre de son époux dès que la honte de celui-ci fut devenue publique. « Je vous suis bien redevable, me dit-elle; si l'on me laissoit ignorer ce que chacun sait, je risquerois de prendre une contenance fausse, ou toute autre que celle que je veux et dois garder ».

Je pris alors sur moi de parler au duc; je recueillis tous les renseignemens et toutes les preuves nécessaires pour le convaincre, dans le cas où il voudroit nier sa conduite. Après son aventure, il resta constamment au château : sa confusion l'y détermina sans doute plus que la demande que je lui

en fis. La chasse ne put l'amuser; il parcouroit sans cesse tous les jardins et se tenoit aux lieux les plus proches de la ville. Un jour, soit que l'espèce de retraite qu'il s'étoit imposée eût renouvelé en lui ses anciens sentimens pour sa femme; soit que, réfléchissant à sa céleste candeur, à ses souffrances, à sa résignation, à son modeste courage, il eût été touché de tant de vertus, je le trouvai tout autre, sensé, tendre, repentant. Une folie de cette tête inconcevable avoit sans doute contribué aussi à cette métamorphose. Le duc avoit pris avec moi un ton que je ne souffrirai jamais d'un homme; et je rougis encore pour lui de l'état d'abaissement et de honte où le réduisit ma juste indignation devant Marie et mademoiselle de Melrode.

Je profitai de l'état de repentir et des bonnes dispositions dans lesquelles je le vis, pour lui représenter avec force

toute l'horreur de sa conduite.... Il voulut nier; je lui fis voir des preuves nombreuses et irrécusables, et je le remplis de trouble, de confusion et d'étonnement.... Il promit de changer entièrement. Il est resté dans ces bonnes dispositions près de quinze jours.... « Il est consolant de voir les vices et les défauts se changer auprès de nous », me disoit Marie.... Tout à coup nous revenons de cette illusion d'une manière aussi soudaine que désagréable!

Vous vous rappelez cette jeune Marthe promise à Catz : l'un et l'autre sont à mon service. Marthe, jeune, fraîche, innocente, est un trésor de beauté; sa modestie, sa candeur, peut-être même le calme de son cœur, plus encore que son habillement nord-hollandois, qui la déguise sans la changer, lui donnent une apparence commune qui se change après un court examen en une beauté parfaite. Plus on l'examine ensuite.

et plus on la connoît, plus on s'étonne de trouver sans cesse sous ce costume épais et serré de nouveaux charmes à sa physionomie. Vous connoissez son histoire avec Catz : ils devoient se marier, quand les troubles nous ont chassés de notre pays et que Catz fut blessé. Depuis sa guérison et son retour ils ont constamment suivi notre destinée, et leur attachement pour nous avoit retardé jusqu'à ce jour leur union. Je cédai à leur première demande, et je désignai le moment de leur mariage. Un hasard malheureux voulut que ce fût durant la retraite et la courte métamorphose du duc. Retenu plus longtemps chez lui, il arrêta son attention sur la beauté virginale de Marthe et ses attraits naissans, que sa modestie et sa candeur s'efforçoient inutilement de cacher. Il s'approcha d'elle, la questionna, plaisanta sur le moment et la cérémonie de leur mariage, et l'inno-

toute l'horreur de sa conduite.... Il voulut nier; je lui fis voir des preuves nombreuses et irrécusables, et je le remplis de trouble, de confusion et d'étonnement.... Il promit de changer entièrement. Il est resté dans ces bonnes dispositions près de quinze jours.... « Il est consolant de voir les vices et les défauts se changer auprès de nous », me disoit Marie.... Tout à coup nous revenons de cette illusion d'une manière aussi soudaine que désagréable!

Vous vous rappelez cette jeune Marthe promise à Catz : l'un et l'autre sont à mon service. Marthe, jeune, fraîche, innocente, est un trésor de beauté; sa modestie, sa candeur, peut-être même le calme de son cœur, plus encore que son habillement nord-hollandois, qui la déguise sans la changer, lui donnent une apparence commune qui se change après un court examen en une beauté parfaite. Plus on l'examine ensuite.

et plus on la connoît, plus on s'étonne de trouver sans cesse sous ce costume épais et serré de nouveaux charmes à sa physionomie. Vous connoissez son histoire avec Catz : ils devoient se marier, quand les troubles nous ont chassés de notre pays et que Catz fut blessé. Depuis sa guérison et son retour ils ont constamment suivi notre destinée, et leur attachement pour nous avoit retardé jusqu'à ce jour leur union. Je cédai à leur première demande, et je désignai le moment de leur mariage. Un hasard malheureux voulut que ce fût durant la retraite et la courte métamorphose du duc. Retenu plus longtemps chez lui, il arrêta son attention sur la beauté virginale de Marthe et ses attraits naissans, que sa modestie et sa candeur s'efforçoient inutilement de cacher. Il s'approcha d'elle, la questionna, plaisanta sur le moment et la cérémonie de leur mariage, et l'inno-

toute l'horreur de sa conduite.... Il voulut nier; je lui fis voir des preuves nombreuses et irrécusables, et je le remplis de trouble, de confusion et d'étonnement.... Il promit de changer entièrement. Il est resté dans ces bonnes dispositions près de quinze jours.... « Il est consolant de voir les vices et les défauts se changer auprès de nous », me disoit Marie.... Tout à coup nous revenons de cette illusion d'une manière aussi soudaine que désagréable!

Vous vous rappelez cette jeune Marthe promise à Catz : l'un et l'autre sont à mon service. Marthe, jeune, fraîche, innocente, est un trésor de beauté; sa modestie, sa candeur, peut-être même le calme de son cœur, plus encore que son habillement nord-hollandois, qui la déguise sans la changer, lui donnent une apparence commune qui se change après un court examen en une beauté parfaite. Plus on l'examine ensuite.

et plus on la connoît, plus on s'étonne de trouver sans cesse sous ce costume épais et serré de nouveaux charmes à sa physionomie. Vous connoissez son histoire avec Catz : ils devoient se marier, quand les troubles nous ont chassés de notre pays et que Catz fut blessé. Depuis sa guérison et son retour ils ont constamment suivi notre destinée, et leur attachement pour nous avoit retardé jusqu'à ce jour leur union. Je cédai à leur première demande, et je désignai le moment de leur mariage. Un hasard malheureux voulut que ce fût durant la retraite et la courte métamorphose du duc. Retenu plus longtemps chez lui, il arrêta son attention sur la beauté virginale de Marthe et ses attraits naissans, que sa modestie et sa candeur s'efforçoient inutilement de cacher. Il s'approcha d'elle, la questionna, plaisanta sur le moment et la cérémonie de leur mariage, et l'inno-

toute l'horreur de sa conduite.... Il voulut nier; je lui fis voir des preuves nombreuses et irrécusables, et je le remplis de trouble, de confusion et d'étonnement.... Il promit de changer entièrement. Il est resté dans ces bonnes dispositions près de quinze jours.... « Il est consolant de voir les vices et les défauts se changer auprès de nous », me disoit Marie.... Tout à coup nous revenons de cette illusion d'une manière aussi soudaine que désagréable!

Vous vous rappelez cette jeune Marthe promise à Catz : l'un et l'autre sont à mon service. Marthe, jeune, fraîche, innocente, est un trésor de beauté; sa modestie, sa candeur, peut-être même le calme de son cœur, plus encore que son habillement nord-hollandois, qui la déguise sans la changer, lui donnent une apparence commune qui se change après un court examen en une beauté parfaite. Plus on l'examine ensuite.

et plus on la connoît, plus on s'étonne de trouver sans cesse sous ce costume épais et serré de nouveaux charmes à sa physionomie. Vous connoissez son histoire avec Catz : ils devoient se marier, quand les troubles nous ont chassés de notre pays et que Catz fut blessé. Depuis sa guérison et son retour ils ont constamment suivi notre destinée, et leur attachement pour nous avoit retardé jusqu'à ce jour leur union. Je cédai à leur première demande, et je désignai le moment de leur mariage. Un hasard malheureux voulut que ce fût durant la retraite et la courte métamorphose du duc. Retenu plus longtemps chez lui, il arrêta son attention sur la beauté virginale de Marthe et ses attraits naissans, que sa modestie et sa candeur s'efforçoient inutilement de cacher. Il s'approcha d'elle, la questionna, plaisanta sur le moment et la cérémonie de leur mariage, et l'inno-

cence de ces deux jeunes gens. Le soir du jour de la cérémonie, le duc ne s'occupa que de cette jeune fille ; il lui tenoit en ma présence des discours que je dus faire finir, quoiqu'ils ne m'effrayassent plus dans ce moment, puisque le mariage étoit fait, et que Catz devenoit l'inséparable compagnon de Marthe..... Je me proposois dès le lendemain d'éclairer cette enfant sur sa position et ses dangers ; mais je fus obligée, pour la sauver, de la faire partir dans la nuit même pour l'Ermitage. Le duc a été fort en colère de se voir trompé ainsi dans ses projets. Pour me punir il est retourné à Paris!....

LETTRE

D'ADÉLAÏDE A HERMACINTHE.

Recevez mes vives félicitations sur la naissance du fils de Marie. A présent nous pouvons être assurées de son existence, et peut-être de son bonheur.

Les détails que vous me donnez m'ont vivement intéressée. Je plains le duc d'avoir évité et de n'avoir point su apprécier un événement qu'Adolphe appelle le plus beau moment de sa vie. Cette absence de son mari aura fort affligé votre cousine; mais comme vous êtes avec elle, sans doute son chagrin se sera promptement effacé. Il m'auroit été bien doux de partager vos soins, mais ma petite *Georgina* ne me donne pas un moment de repos; c'est un petit

démon qui, cependant, malgré toute sa vivacité, n'auroit jamais pu supporter un aussi long voyage.

Je charge Adolphe de vous donner quelques détails sur la paix générale qu'on vient enfin de conclure, ainsi que sur le retour d'un grand nombre de prisonniers qu'on avoit crus perdus. Vous aurez au moins, bientôt, tous les détails possibles sur votre malheureux frère.

LETTRE

D'ADOLPHE A Mlle DE MELRODE.

O nouvelle inespérée ! Imaginez, Mademoiselle, le plus grand bonheur qui puisse exister pour vos amis; imaginez-le, et partagez ma joie ! Ce n'est point une illusion ; il est réel..... Oui, Jules, mon ami, mon compagnon, mon frère, vit encore !.....

Je vais voler moi-même auprès de vos dames, quoiqu'Adélaïde soit un peu souffrante. Je crains que cette résurrection ne vous donne beaucoup de chagrins, en excitant les regrets les plus pénibles. Que dira-t-il du duc ?

Je vous envoie un courrier, afin que vous ayez cette nouvelle le plus promptement possible. J'ignore par quel moyen la lettre qui m'annonce son existence

m'est parvenue. Faites de la nouvelle de cet important événement l'usage que votre attachement et votre zèle pour ces dames vous inspireront.

Ménagez d'abord la surprise d'Hermacinthe; une fois cela fait, elle saura bien préparer Marie. Mais hâtez-vous: tout me porte à croire que Jules est dans vos environs. Le hasard qui vous rapproche sans que vous vous en doutiez, pourroit bien vous découvrir soudainement; et cela ne seroit peut-être pas sans des suites funestes pour tous trois. Je m'en rapporte à votre affection pour eux, et à vos lumières. Adélaïde m'inquiète; l'époque de sa délivrance approche, et, avec elle, ses maux de poitrine augmentent. Elle tousse beaucoup, et s'obstine tellement dans sa résolution de nourrir encore son second enfant, que je ne sais comment m'y prendre pour changer un projet qui m'effraie.

Si vous ne vous sentez pas assez calme pour ménager prudemment la surprise d'Hermacinthe, attendez-moi; j'arriverai peu de jours après mon courrier.

LETTRE

D'ADOLPHE A ADÉLAÏDE.

Me voici à Ast. Ne me boude pas sur ma lenteur à t'obéir, Adélaïde ; si je t'ai quittée à regret, si j'ai cédé avec peine à la nécessité de revoir nos amis, c'est ma faute moins que la tienne. Je ne suis que ton soldat. Au ton dont tu m'as accordé le congé, qui me paroît déjà fort long, j'ai pensé que tu ne désapprouvois point celui avec lequel je te l'ai demandé ! Il faut s'étourdir pour remplir ses devoirs, quand ils sont pénibles : mais il en est de tout autres ; et comme j'ai exécuté tes ordres, que je suis libre, que je me mettrai en route dans peu de jours, je pense que le devoir qui me prescrit d'aller au plutôt

reprendre mon poste aux pieds de ma souveraine, est du nombre de ceux qu'on remplit sans recourir à l'étourdissement..... il n'arrive qu'après.

Parlons raison : mais pour ne rien omettre, permets-moi de baiser avant ta jolie petite main, de la baiser respectueusement et sans t'importuner ; pour cela je ne m'aviserai pas de l'effectuer le nombre de fois que je l'ai imaginé dans mes rêves.

Après avoir expédié mon courrier à mademoiselle de Melrode, je craignois que Jules ne se trouvât auprès de nos amies. Je savois que son Ermitage n'étoit qu'à quelques milles des eaux minérales, où ces dames alloient tous les deux jours, et tu me paroissois t'étonner que je n'allasse pas retrouver nos amis. Tes yeux, où j'ai lu tant de fois mon devoir, sembloient me dire : « Est-ce que ton bonheur ne te coûte pas quelques regrets? Hermacinthe, Marie ont

besoin de toi; tu es leur unique ami! Cependant il fallut te presser pour m'accorder un congé, qu'intérieurement tu m'avois déjà expédié. Je partis; je ne parlerai point de nos adieux. Seulement je puis t'assurer que je ferai volontiers des absences à ce prix. Si le retour est également remarquable, ô comme je l'aimerai ! mais malheureusement on ne peut jouir du retour sans passer par l'absence ! J'ai bien éprouvé en te quittant, la vérité et l'à-propos de l'impromptu de notre vieille amie madame d'Houdetot, et j'ai fait ma route en le répétant presque sans cesse.

Prête à me quitter,
Celle que j'adore
D'un moment encore
Voudroit profiter.
Félicité vaine,
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir.

M^me^ D'HOUDETOT.

Je retournerai vers toi peu de jours après ma lettre. Je te préviens que je te surprendrai; arrange-toi en conséquence. Quelque part que tu sois, je tomberai à tes pieds, comme du ciel, comme ce jour, où, dans ton petit parterre, je me trouvai, à ta grande surprise, entre *Georgina et toi*. Quelle colère imposante ! Quel feu monta sur tes petites joues quand tu eus reconnu le coupable ! Eh bien ! il en sera de même.

Je suis arrivé en huit jours à Ast, horriblement fatigué. J'ai passé toutes les nuits dans ma chaise. Je t'ai désobéi, Adélaïde; je n'aurois pu faire autrement. J'ai même fait plus; j'ai porté l'insolence jusques à retourner près de vous sans votre permission. Chaque nuit, à l'exception d'une, j'ai été dans mes songes déranger vos rideaux, vous demander de vos nouvelles, vous donner des miennes, et embrasser..... Georgina; et la seule nuit où je n'ai pas

fait ce voyage, est celle que j'ai passée dans la boue avec ma chaise, mon postillon et mes chevaux.

Avec moi à Ast, la joie, le bonheur arrivèrent chez ces dames; il sembloit que ce fût leur père, ou, disons mieux, Jules. Melrode me fit signe de garder le silence; Hermacinthe ajouta: « Je ne sais ce qu'a Mademoiselle, mais depuis quelques jours elle est d'une gaîté folle; elle ne parle que de vous; vous attend sans cesse, disant qu'il est impossible que vous n'arriviez pas bientôt. » Ne sois pas jalouse, Adélaïde; tu comprends que mes beaux yeux, moins que Jules, intéressoient Melrode. J'annonçai de bonnes nouvelles, le bonheur de votre patrie, Adélaïde, et l'espoir qu'on avoit en France de voir bientôt de retour un grand nombre de prisonniers qu'on avoit crus perdus. Marie frémit à ces mots et ne dit rien; elle cessa de souper; immobile, pâle,

elle sembloit à peine respirer. Hermacinthe, à qui rien n'échappe, la remit promptement dans son assiette ordinaire, en demandant si je n'avois pas rencontré le Duc à Paris. — Oui, dis-je, il est venu nous voir, et en partant je l'ai rencontré près de la barrière avec.... *avec?* dit Hermacinthe en prenant mon bras comme pour m'empêcher de continuer. — Avec la Coraly, continuai-je : pourquoi le dissimuler? Au reste il est bien malade, je l'ai trouvé bien changé, le Duc; puisse-t-il s'en apercevoir. — *Oui,* dit Marie, *bien changé!* Nous parlâmes de choses indifférentes; je donnai à mon voyage le prétexte dont nous étions convenus, ce qui parut justifier l'émotion de Melrode. Je remis ta lettre seulement. Le lendemain de bonne heure, j'obtins une conférence avec Hermacinthe et Melrode. Je portai le premier coup, j'an-

nonçai l'existence de Jules. Adélaïde, rappelle-toi la joie que j'éprouvai quand je reçus ton premier né dans mes bras, rappelle-toi la joie qui t'animoit quand tu me vis hors de prison à Strasbourg; c'est ce que la froide Hermacinthe éprouva alors. Elle tomba à genoux, et levant les mains au ciel: *ô mon Dieu! je te remercie*, dit-elle avec une expression que je ne saurois rendre. Elle pleura beaucoup, vouloit tout savoir, me demanda la grande lettre que Jules m'a écrite, et dont j'avois parlé à mademoiselle de Melrode. Je m'y refusai, et voulus absolument suivre vos ordres, Adélaïde. Elle les respecta; et nous convînmes de tout ce que nous avions à faire; mais elle avoit trop compté sur ses forces. Peu d'heures après j'appris qu'elle étoit au lit.

Pour la première fois Hermacinthe ouvrit sa chambre à coucher à un hom-

me. Elle me fit demander; elle ne pouvoit ni cacher son trouble, ni reprendre l'air tranquille. Marie se trouvoit chez Hermacinthe; j'allois lui remettre des lettres, lorsqu'elle me dit d'un air égaré : Que nous apportez-vous donc, Monsieur? votre arrivée dérange toutes les têtes! Il y a quelque chose de fort extraordinaire; si cela est, ne craignez rien, dites-moi tout. — Quelle est la nouvelle que tu aimerois mieux recevoir? lui dit Hermacinthe. Marie se pencha sur son sein. *Ah! ne me flattez pas d'une folle espérance! Je suis trop certaine de son sort.* Eh bien! dis-je, on assure qu'il y a parmi les prisonniers qui reviennent de Russie un jeune homme qui ressemble parfaitement à Jules. Marie se mit à rire aux éclats, en disant : *Quel conte!* Elle avoit l'air hors d'elle-même; Hermacinthe effrayée me fit signe. Je le crois aussi, dis-je,

c'est une folie. — Ce rire de Marie nous avoit frappés; il ressembloit plutôt à une convulsion, à l'expression de la douleur, qu'à celle du plaisir. Nous parlâmes des nouvelles de France, de Hollande. Je racontai comment les pasteurs et les autorités du village avoient réparé le château, qu'on étoit occupé à achever. Le soir, je les entretins de l'histoire de Corine et d'Ernest, revenus tous deux au sein de leur famille après avoir été long-temps crus morts et pleurés. En les quittant, je leur demandai pardon de les avoir laissées sans m'acquitter entièrement de tes commissions; je leur promis de les leur faire passer le lendemain de bonne heure, en envoyant savoir de leurs nouvelles. Marie vouloit les avoir sur-le-champ; je m'y refusai. Le lendemain, j'envoyai à Hermacinthe un petit précis, que je fis à la hâte, de l'histoire de Jules, ne la jugeant pas

assez calme, pour lui confier les circonstances les plus délicates. Elle demanda à rester seule ; et quand je la revis, je la trouvai d'un extrême abattement ; elle avoit bien souffert ! Pour Marie, sa première douleur passée, ses yeux reprirent une sérénité, que je ne leur avois pas vue depuis long-temps, dont même je ne les croyois plus susceptibles. Cependant elle ne savoit pas l'histoire de Jules, et n'avoit point voulu apprendre autre chose, dès qu'elle sut positivement qu'il existoit. *Où est-il ?* me disoit-elle ; *quand le verrai-je ? quand viendra-t-il ?* Elle passa toute la nuit avec Hermacinthe. Le lendemain ces dames se levèrent fort tard ; l'étiquette accoutumée recommença. Marie parla de Jules à dîner et presque toute la soirée avec sang-froid, comme d'un ami, d'un parent, qu'elle étoit bien aise de revoir. *C'est le frère d'Hermacinthe*, me disoit-elle ; *que ne lui*

dois-je pas! nous avons été élevés ensemble.....

En me levant, le lendemain, je remarquai plusieurs voitures et des chevaux dans la cour; je demandai ce que c'étoit. J'appris que le duc étoit arrivé de Paris sans qu'on l'attendît. Marie ne parut point embarrassée de son arrivée. Elle le traitoit poliment, avec une sorte de considération même; seulement, lorsqu'il caressoit leur enfant d'un air gauche et froid, elle essuyoit des larmes prêtes à couler.

Le but du voyage du duc n'étant que de vendre des terres et des bijoux de sa femme, il devoit repartir peu de jours après; et ce qui m'affligea, c'est qu'il avoit fait route avec la Coraly, qui étoit établie dans une auberge de la ville, à la vue du public. Il se mêla peu de son enfant; il ne fit que nous assurer qu'il savoit pouvoir s'en rapporter sur Marie.

Je continuai à régler toutes choses avec Hermacinthe, déjà toute disposée à recevoir le revenant; de mon côté, je n'avois pas oublié d'envoyer à sa recherche. Il y a, dans les environs de l'habitation de ces dames, un lieu sauvage et désert; c'est le *Pas du Roc.* Jules, d'après mes informations, devoit être de ce côté. J'appris qu'effectivement là demeuroit un étranger depuis peu de jours. Je m'y rendis; mais, d'abord, toutes mes recherches furent inutiles. L'étranger étoit inabordable; et les rapports de ses domestiques, et la vue de ses effets, ne me donnoient aucun indice que ce fût Jules. Je m'en allois, lorsque je l'aperçus au fond d'une allée.

Il ne vouloit point me reconnoître, se refusoit à mes consolations et à mes embrassemens. Loin de me décourager, j'insistai, et j'eus le bonheur de re-

trouver le cœur de Jules. Mais quand je lui parlai d'Hermacinthe, de Marie, surtout, il tressaillit : « — Jamais, mon ami, jamais ! Comment pourrois-je supporter leur aspect ? » Je lui fis promettre de me recevoir journellement, et lui laissai croire que ces dames étoient à l'Ermitage, bien loin de là. J'engageai Hermacinthe à venir se promener avec moi et mademoiselle de Melrode, et visiter ce lieu pittoresque et fort remarquable. La première fois, elle fut la dupe de ma ruse; mais son émotion étoit visible. Le lendemain, long-temps avant moi, elle étoit partie pour le Pas du Roc. Ses doutes lui étoient revenus dans la nuit. J'arrivai quand le frère et la sœur, au sein de la plus douce émotion, se prodiguoient les marques de l'amitié la plus tendre. Jules voulut tout raconter à sa sœur. « Je sais tout, lui dit-elle, en lui imposant silence; que

n'en est-il de même de toi!... » Il fut arrêté que Jules viendroit demeurer à la ville voisine de l'habitation de Marie; ce qui eut lieu dès le jour même. Hermacinthe déclara lui qu'elle devoit ou renoncer à nourrir son enfant, ou cesser de demander des nouvelles de Jules; que, malgré le temps, elle ne pouvoit avoir oublié son amitié; qu'elle ne pourroit point le revoir sans émotion, et, par là, sans préjudice pour la santé de son enfant.

« Ne point nourrir mon enfant? dit-elle. Plutôt mourir! Je ne pourrois voir, sans le plus cruel chagrin, qu'il dût à une autre ce qu'il ne doit tenir que de moi. Eh bien! ne parlons plus de votre frère. Quand il viendra, je le recevrai avec plaisir, si mon enfant me le permet. » Quel mot pour Marie que celui de *mon enfant!* Elle le prononce comme toi; il remplit toute sa pensée :

elle ne peut le dire que lentement, et ses yeux expriment le bonheur.

Malgré le calme que Marie affectoit, le nom seul de Jules lui causoit une trop vive impression, et nous étions loin d'avancer dans notre projet de la préparer à le voir. Nous apprîmes tout à coup que le château étoit vendu, que nous devions le quitter. Le duc engagea sa femme à venir, avec Hermacinthe, habiter la maisom qu'il avoit à Paris. Nous n'ignorions pas que la Coraly y demeuroit en secret, du moins Hermacinthe et moi. Nous engageâmes Marie à demander à son mari qu'il trouvât bon que nous préférassions l'Ermitage. Il n'a pas hésité à consentir. Nous partons après demain. Je ne puis laisser ces dames voyager seules. Le duc ne les accompagne que les premiers jours. Je les conduirai une grande partie de la route; puis je serai bientôt, d'où rien ne sau-

roit me détacher, aux pieds de ma souveraine, dont je baise respectueusement les petites mains, ainsi que les joues de mademoiselle.

LETTRE

D'ADOLPHE A ADÉLAÏDE.

Aujourd'hui je suis allé trouver Jules. Allons-nous te laisser seul ici? lui ai-je dit. Non, je sais qu'elle y est; je l'ai aperçue; je la vois tous les jours, en dépit de toi, d'Hermacinthe, d'elle-même. Arrangez des plans tant qu'il vous plaira; mais, si vous voulez qu'ils réussissent, faites que je sois du secret. — Sais-tu l'histoire de Marie? — Aussi bien que toi, me dit-il en me montrant une longue lettre qu'Hermacinthe lui a écrite la nuit qui suivit leur reconnoissance. — Qu'allons-nous faire? — T'en reposer sur moi maintenant, et retourner à Adélaïde. — Mais, Jules, comment cela pourroit-il être, puisque Marie

ignore que tu es si près d'elle, et qu'Hermacinthe pense que votre reconnoissance ne pourroit avoir lieu sans danger? Comment donc peux-tu les accompagner? « Eh bien! répondit-il, je les suivrai sans qu'elles sans doutent. Melrode seule sera dans le secret; et je dirai à ma sœur que je me rends, par un autre chemin, à l'Ermitage. Qui m'arrêteroit sur les routes publiques? Je les escorterai sans qu'elles le sachent.» Adieu, mon Adélaïde; l'époque de mon retour est arrivée. J'ai envoyé la lettre de Jules à Hermacinthe; dans peu d'instans elle n'aura plus rien à apprendre sur lui.

FIN DU SECOND VOLUME.

540592